

LIVRES

LE DEVOIR, LES SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 MAI 1997

ESSAIS
POLITIQUES«Il y aura une
république
française
du Canada»De Gaulle voulait
aller plus loin, mais
le Québec a freiné...GILLES LESAGE
LE DEVOIR

Trente ans après son célèbre «Vive le Québec libre!», le général de Gaulle continue de ravir ou de hanter les Canadiens — à preuve, la polémique récente à propos du timbre commémoratif de la France — et de susciter, de part et d'autre de l'Atlantique, discussions, exégèses et commentaires enflammés.

Le Centre de recherche Lionel-Groulx n'a pas attendu le mois de juillet pour consacrer sa récente revue semestrielle à un dossier exhaustif sur de Gaulle et le Québec. Ce recueil de textes livre bien davantage qu'une explication du fameux discours du 24 juillet au balcon de l'hôtel de ville de Montréal.

Pour ceux qui en douteraient encore, ce discours se situe dans la continuité de la pensée du général, remontant même à ses années de lycéen. Il n'en reste pas moins, comme le soulignent les présentateurs, Benoît Lacroix et Stéphane Stapinski et, à leur suite, de multiples témoignages, que «dans l'histoire du Québec contemporain et dans la jeune histoire des relations internationales du Québec, la visite du général de Gaulle de 1967 aura été un moment déterminant».

En effet, note la ministre Louise Beaudoin, cette visite fut un événement-phare, un repère dans notre histoire. Trente ans après le «Vive le Québec libre!», l'écho de son appel résonne toujours en nous. Ceux qui pensent qu'il s'agissait d'un moment de faiblesse ou d'émotion mal contrôlée du «vieux» doivent lire le témoignage de son ministre Alain Peyrefitte, de l'Académie française (De Gaulle: «Il y aura une République française du Canada»), et les documents qui suivent, notamment: *Un Combat de quarante ans pour la cause du Québec*, de l'ambassadeur Bernard Dorin (du petit groupe de québécois que Trudeau stigmatisait comme étant des espions français au Canada...), et *La Dette de Louis XV*, de Pierre-Louis Mallen, ancien correspondant de l'ORTF au Canada.

Ferveur et enthousiasme

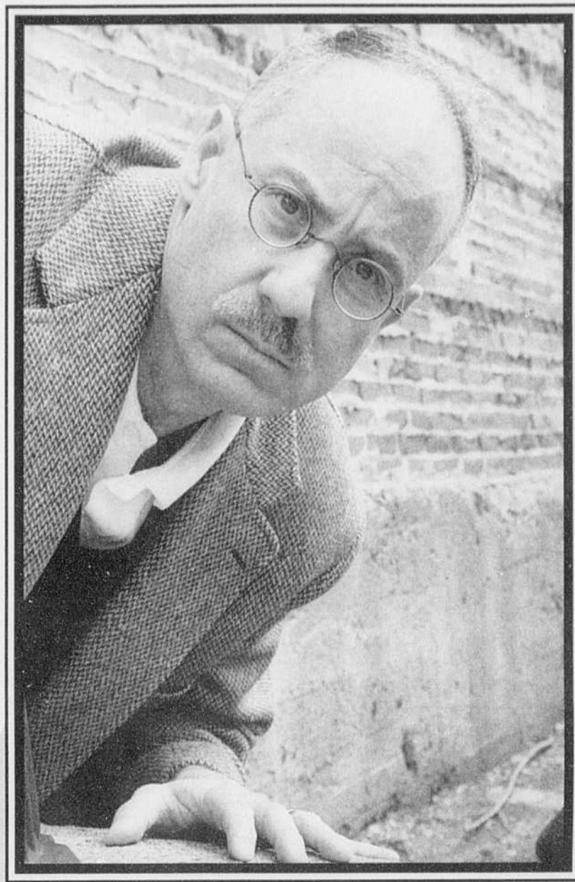
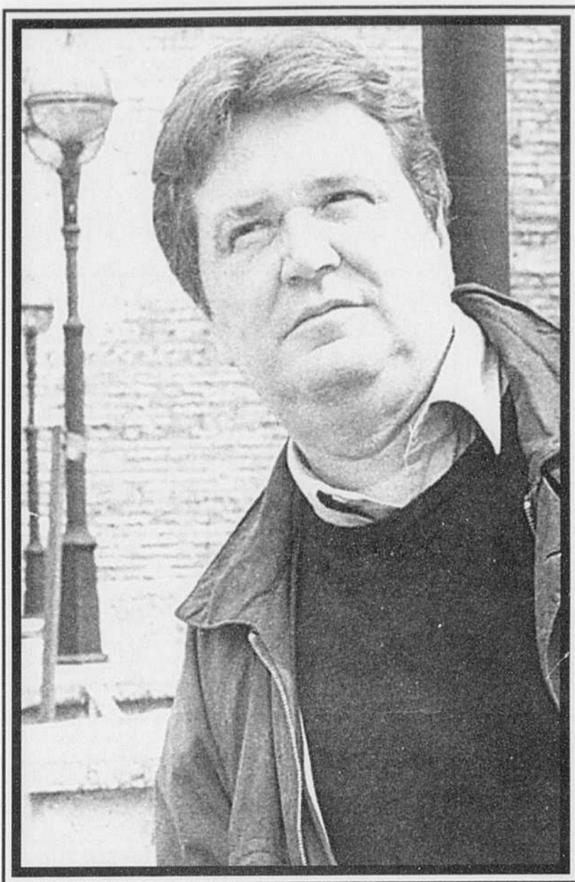
De ces textes, et du document de septembre 1967 sur les fruits de la mission Peyrefitte au Québec, se dégagent une ferveur et un enthousiasme qui découlent directement du «geste réparateur» que de Gaulle s'était senti obligé de faire, avec éclat, sur le sol québécois. «Je n'aurais plus été de Gaulle si je ne l'avais pas fait», a-t-il confié dans l'ancien retour brusqué.

«Sans doute la situation, depuis trente ans, n'a-t-elle pas encore évolué selon les espoirs que nourrissait de Gaulle, conclut Peyrefitte (auteur de la célèbre formule «non-ingérence, non-indifférence»). Il est dans la nature des Français — de ceux du Canada comme de ceux de France — de procéder par à-coups, plutôt qu'avec la constance tenace que cultivent les Anglo-Saxons, leurs permanents rivaux. La souveraineté québécoise apparaît, même aux plus francs amis du Québec, comme une sorte de serpent de mer. Mais de Gaulle, en juillet 1967, a posé à la face de l'univers le problème du Canada français. Fidèle à lui-même, avec tout le poids de l'Histoire qui l'habitait, il invita le peuple québécois à assumer sa liberté. Il faut, pour que le monde avance, des moments d'exaltation qui répondent aux aspirations séculaires des peuples: le 24 juillet 1967 fut de ceux-là.»

A vrai dire, c'est Québec et non la France qui a freiné par la suite, tant politiquement que financièrement, la coopération élargie entre les deux gouvernements, rappelle Jean-Marc Léger. Le premier ministre Johnson était presque «effrayé» par l'enthousiasme de l'Élysée et n'estimait pas pouvoir aller au-delà d'un certain seuil.

VOIR PAGE D 2: DE GAULLE

P O L A R S



LA FILIÈRE AMÉRICAINE

L'éditeur et son auteur

ILS ÉTAIENT DEUX DE PASSAGE À MONTRÉAL. L'UN ÉDITEUR, L'AUTRE ÉCRIT.
UNE MÊME OBSESSION: LE ROMAN NOIR. DEUX ATTITUDES TOUTEFOIS.

François Guérif et James Ellroy

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Au début des années 80, le roman policier dit polar était dans un état famélique. Il était morose, il était tristounet. Il était l'ombre qui rase les murs la nuit venue. Non pas parce qu'elle avait inurgité petit rose après petit rose et qu'elle voulait se camoufler des regards bourgeois, donc moralisateurs, mais bien parce qu'elle avait peur, l'ombre du polar, de prendre des risques et de rigoler.

Entre l'immédiat après-guerre et le milieu des années 70, le polar était dominant à bien des égards. Entre 1975 et 1985, soyons économiste, le polar était dans le creux du cycle.

Depuis, il a pris du mieux. Même qu'aujourd'hui il va très bien. Jamais il n'y a eu autant de collections et notamment des collections gros format comme on dit gros prix. Restons économiste: grâce aux bonnes ventes du polar on fait de l'interfinancement. En clair, avec les bénéfices de l'un on peut éditer Wittgenstein.

Evidemment, cette rénovation d'un genre qui a fait la fortune, la matériel le s'entend, de producteurs de films mais presque jamais celle des auteurs a été l'affaire de quelques bons-hommes. On pense beaucoup à Patrick Raynal qui depuis sa nomination de big boss de la Série noire a remis la

Série noire sur les rails de la joyeuse et vitale anarchie. On pense également, voire surtout, à François Guérif aujourd'hui grand manitou de Rivages/Noir. De celle-ci, il en fut même le fondateur. De passage à Montréal, il en a raconté la petite histoire.

En 1986, Payot fait l'acquisition de Rivages. Guérif est à la fois journaliste et scénariste. Il a écrit des bouquins. Sur le cinéma davantage que sur le polar. Avant 1986, il avait dirigé une petite maison d'édition: Red Label. Il avait également été le patron de Fleuve noir. En fait, «en 1986 je finissais avec le Fleuve noir. C'était une catastrophe».

Toujours est-il que Rivages est l'objet d'une OPA par Payot. Dans la corbeille de la mariée, Payot récolte une revue intitulée *City Mag*. Les éditeurs de cette dernière demandent à Guérif de composer un article sur la littérature policière. «J'ai dit d'accord à une condition: ne pas refaire le *énième* papier sur Chandler ou Hammett.»

Après la réception de l'article, les patrons de la revue filiale de Rivages elle-même arrivées à Payot «m'ont signalé qu'ils voulaient créer une nouvelle collection consacrée au polar et ils m'en ont proposé la direction.» Peu auparavant, «j'avais été codirecteur de *Fayard Noir* qui faisait partie du groupe Hachette. Lorsque Jean-Claude Latès est devenu le patron de Fayard, l'un des premiers gestes qu'il a faits fut de

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

C'est d'abord l'histoire d'un petit homme joufflu et costaud. D'un gamin de dix ans qui aime son père et qui est aux

frontières de la haine. La haine de la mère. L'identité de celle-ci? Geneva Odelia Hilliker dite Jean Ellroy. Tout le monde l'aura compris, le gamin c'est James Ellroy.

Jusqu'à présent, cet écrivain au physique grand, longiligne, a signé de très bons romans comme *La colline aux suicidés* et *Le Dahlia noir* comme il a composé des trucs beaucoup plus fades comme *White Jazz* ou *American Tabloid*. Sa dernière production s'intitule *Ma part d'ombre* parue chez Rivages. Ce n'est pas un roman mais bien une autobiographie. Ou plutôt la biographie de sa mère. A bien des égards, *Ma part d'ombre* est à Ellroy ce que *Pedigree* est à Simenon: un retour sur soi et surtout sur cette famille à la fois honnie et aimée.

Il y eut donc cette haine, cette aversion, cette détestation, cette colère très prononcée à l'endroit de la mère. Qu'on y songe: il a 10 ans, ses parents ayant divorcé, il passe les fins de semaine avec son père. C'est le 22 juin 1958, un dimanche. Son père l'a accompagné. Dans *Ma part d'ombre*, il raconte. Il détaille. Il confesse cette haine.

Écoutons-le: «J'ai su qu'elle était morte. Ce n'est pas là un souvenir reconstruit ou une intuition rétrospective [...]. Le photographe [de la police criminelle de Los Angeles] a pris quelques clichés et a insisté pour que j'improviser. Je me suis penché sur mon morceau de bois et je l'ai scié, mi-sourire, mi-grimace aux lèvres. Les flics ont ri. J'ai ri. Les ampoules de flash ont crépité.»

Quelques paragraphes plus loin, ce jeune homme qui vient tout juste d'apprendre que sa mère vient d'être assassinée souligne: «Je savais que j'aurais dû pleurer. La mort de ma mère était un cadeau, et je savais que j'aurais dû payer pour le recevoir [...]. Je la haïssais. Je haïssais El Monte. Quelque tueur inconnu venait de m'offrir la belle vie, une vie flambant neuf.» Mais surtout une obsession. Une obsession si tenace qu'aujourd'hui encore James Ellroy y travaille quotidiennement.

De passage à Montréal, il a confié que *Ma part d'ombre* terminée, autrement dit le livre achevé, il continuait l'enquête. Laquelle? Celle qui, il l'espère, lui permettra de connaître l'identité du type basané qui a tué sa mère. C'est Bill Stoner, inspecteur de la criminelle de Los Angeles aujourd'hui à la retraite, qui poursuit l'enquête en question.

Cet état des choses, à savoir l'enquête qui s'est faite et se fait, révèle un truc. Lequel? *Ma part d'ombre*

voir Guérif voir Ellroy
P A G E D 2

L I V R E S

DE GAULLE «Le Québec a raté le train»

SUITE DE LA PAGE D 1

La coopération n'en a pas moins franchi en 1967 un pas décisif et, par la suite, un essor considérable. «Le voyage du général de Gaulle a donné une telle impulsion à la coopération franco-québécoise, quant à la nature et quant au volume, qu'on peut considérer qu'il en a marqué un nouveau départ.»

C'est aussi l'avis de Gaston Cholette, qui vient de publier un historique de la coopération du Québec avec la France et la francophonie, de 1961 à 1995. Dans la foulée du général de Gaulle, en 1967, c'est la France qui prend l'initiative. «Malheureusement, pour des raisons qui tiennent en grande partie à la personnalité de certains protagonistes de la classe politique, le Québec ne répond pas, du moins pas vraiment, aux attentes de son interlocuteur. C'est pourtant un moment historique, comme il n'en arrive pas souvent dans la vie d'un peuple.»

L'ancien haut fonctionnaire de carrière relate une partie de la petite histoire des accords Peyrefitte-Johnson et en conclut à son tour: «Si le Québec avait été prêt à prendre le train qui passait, il aurait pu faire beaucoup de chemin, dans le domaine linguistique comme dans beaucoup d'autres... Le manque de volonté politique au Québec refroidira les ardeurs des protagonistes français... Le Québec a raté le train...»

L'action internationale du Québec n'en est pas moins remarquable, voire extraordinaire. «La coopération franco-québécoise prend l'allure, après une trentaine d'années, d'une grande aventure qui devrait permettre au Québec de fortifier la dimension française de sa personnalité, à la France d'assumer les responsabilités qui lui incombent à l'égard du fait français en Amérique du Nord, et aux deux pays d'être le fer de lance d'une Francophonie à besoin.»

En dépit d'espoirs déçus et d'échecs, le portrait d'ensemble de la coopéra-

tion linguistique reste fort valable et fructueux. M. Cholette, qui consacre ses loisirs de retraité aux méticuleux relevés d'un artisan dévoué (il a traité longuement de l'Office de la langue française, en 1993, à l'IQRC), annonce une série sur l'histoire de la coopération franco-québécoise. Des matériaux fort utiles pour la suite des choses.

La culture française d'Amérique, c'est aussi le thème du collectif publié récemment sous l'égide de la CEFAN, à Laval. Dans sa présentation, le sociologue André Turmel cite Fernand Dumont, pour qui la culture est un héritage qu'il faut assumer sans jamais se condamner à le répéter ou à le reproduire plus ou moins mécaniquement.

«C'est grâce à la culture que l'humanité se déprend de la répétition monotone à laquelle est vouée la condition animale, qu'elle s'inscrit dans une histoire où ses actions se prêtent à une accumulation des œuvres et à un surplomb du devenir. La culture est donc un héritage. Voilà en quoi elle pose, comme enjeu primordial, le problème de la mémoire.»

Sur la culture comme mode d'intelligibilité du monde, voici donc un intéressant recueil d'une douzaine de textes d'universitaires. Sont-ils des «parvenus du discours critique», pour reprendre un terme de la sociologie Nicole Gagnon, que d'autres collaborateurs contestent avec véhémence, préférant celui de tenants? Signalons en particulier trois textes percutants: celui du sociologue Guy Rocher sur l'évolution de l'institution régulatrice de la recherche; celui du démographe Jacques Henripin sur l'effritement de l'institution familiale au Québec; celui de l'historien André Ségal sur l'université ou le savoir comme enjeu social. «Avec comme seule différence une langue véhiculaire distincte, peut-on parler d'une université distincte? Pas plus sans doute que d'une université distincte. C'est bien pourquoi on emploie plus justement l'expression de «francophonie» que celle de «francité» nord-américaine.»

DE GAULLE ET LE QUÉBEC, DOSSIER ET TÉMOIGNAGES

Les cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle n° 7, printemps 1997, Les publications du Québec Québec, 220 pages

L'ACTION INTERNATIONALE DU QUÉBEC EN MATIÈRE LINGUISTIQUE

Gaston Cholette Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1997, 198 pages

CULTURE, INSTITUTION ET SAVOIR

Sous la direction de André Turmel Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1997, 246 pages

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Roland Giguère lauréat

LA VIE LITTÉRAIRE

Le poète et graveur Roland Giguère a reçu la bourse d'écriture Gabrielle-Roy.

Le conseil d'administration du Fonds Gabrielle-Roy en a fait l'annonce cette semaine, tout en rappelant que les nombreux ouvrages de Roland Giguère forment «une des œuvres les plus belles et les plus significatives de la littérature québécoise contemporaine».

En vertu de cette bourse, l'auteur de *L'Âge de la parole* et de *Forêt vierge folle* séjournera gratuitement durant quelques mois dans la maison de Gabrielle Roy à Petite-Rivière-Saint-François. Il recevra aussi une somme de 5000 \$.

Au cours des dernières années, cette bourse a été attribuée à Madeleine Monette — elle y a écrit plusieurs pages de *La Femme furieuse* —, Élise Turcotte et Monique La Rue.

Le conseil d'administration du Fonds Gabrielle-Roy est constitué de François Ricard, Gilles Marcotte, André Major, Pierre Morency et Renée Dupuis.

Parizeau à la librairie Garneau

La parution du livre de l'ex-premier ministre du Québec, Jacques Parizeau, *Pour un Québec souverain* (VLB éditeur) a causé tout un émoi au cours des derniers jours. À tel point que l'ouvrage a changé le cours de la campagne électorale fédérale. À peu près tous les commentateurs politiques du Québec et du Canada en ont traité. Tout ce battage fera-t-il pour autant de l'essai de M. Parizeau un succès de librairie? Évidemment, serait-on tenté de croire. Or la réponse n'est pas si simple. Pas nécessairement, pourrait-on dire plus justement, à la lumière des expériences passées.

Ce genre d'ouvrage a souvent une vie éphémère en librairie. Les médias, à force d'en extraire la moelle, n'incitent pas pour autant le public à se ruier sur le livre en question. Cela dit, les choses s'annoncent plutôt bien pour M. Parizeau et son éditeur. Des centaines de personnes ont assisté aux lancements de Montréal et de Québec. On y a, du fait, vendu des centaines d'exemplaires. Et la tournée

— où la campagne? — de M. Parizeau ne fait que commencer. Aujourd'hui samedi, de 13h à 14h30, il sera à la librairie Garneau (1691, rue Fleury Est), dans le nord de Montréal, afin de rencontrer le public et de dédicacer son ouvrage. Auparavant, à 13h, l'animateur Robert Chartrand, aussi collaborateur régulier au *Devoir*, interviewera M. Parizeau dans le cadre de son émission diffusée en direct à CIBL. Le 23 mai prochain, Jacques Parizeau sera cette fois à la librairie Garneau du Complexe Desjardins, de 12h30 à 13h30.

Les finalistes aux Prix des libraires

L'Association des libraires du Québec a fait connaître cette semaine la liste des finalistes aux Prix des libraires 1997. Dans la catégorie «romans québécois», les finalistes sont *Annabelle* de Marie Laberge, *L'Écrivain public* de Pierre Yergeau, *Le Principe du geyser* de Stéphane Bourguignon, *Le Troisième Orchestre* de Sylvain Lelièvre et *Aurores montréalaises* de Monique Proulx.

Dans la catégorie «romans étrangers», le jury tranchera parmi *Instruments des ténèbres* de Nancy Huston, *Beach Music* de Pat Conroy, *Le Diable par la queue* de Paul Auster, *Le Liseur* de Bernhard Schlink et *Les Échelles du Levant* d'Amin Maalouf. Les lauréats recevront une œuvre de l'artiste verrier Harold Bouchard et une bourse de 2000 \$. Les gagnants seront connus lors d'une cérémonie qui aura lieu le 26 mai au Château Bonne Entente, à Québec. Les Prix des libraires ont été créés il y a trois ans par l'Association des libraires et le Salon du livre de Québec.

Nouvelle collection «santé»

L'éditeur Guy Saint-Jean a acheté récemment les droits mondiaux en langue française pour une collection de livres portant sur la santé, parrainée par l'Association médicale canadienne et publiée par la prestigieuse maison torontoise Key Porter. D'une grande rigueur scientifique tout en étant accessibles au vaste public, ces ouvrages se concentrent sur certaines maladies. Deux premiers titres viennent de paraître: *Le Sommeil* et *Les Migraines*. À quand un livre sur l'hypertension?

GUÉRIF À la recherche d'inédits de Goodis

SUITE DE LA PAGE D 1

supprimer *Fayard Noir* parce qu'il n'aimait pas le polar.» Passons.

Or donc, Guérif devient le patron de Rivages/Noir en 1986. Que fait-il? Il rapatrie les manuscrits qu'il avait achetés lorsqu'il était le calife de Red Label. Il s'allie l'immense savoir d'un oulipien et copain: Michel Lebrun. Puis hop! Il en sort quatre d'un coup, de ces romans hors normes qui font qu'on se régale et qu'on se bidonne. Lesquels? *Liberté sous condition* de Jim Thompson, *La Fille des collines* de Charles Williams, *Gardénia rouge* de Jonathan Latimer, et *Par qui la mort arrive* de Joseph Hansen.

«Le soutien de la presse et du public ayant été immédiat, il devint évident qu'il fallait maintenir une bonne cadence pour asseoir, si je puis dire, la collection au cours de la première an-

née. Dans les douze mois qui ont suivi on en a sorti seize. On a voulu créer un impact. Je crois qu'on a réussi.»

D'autant plus, que Guérif, qui soit dit en passant, détient un doctorat en civilisation américaine, est parti à la recherche d'inédits notamment de David Goodis. Puis, il a fait l'acquisition du catalogue de Sombres Crapules. Puis, il y a eu le bouche à oreille.

Goodis... Bizarrement, les éditeurs américains ont presque toujours boudé leurs compatriotes versés dans le noir. Goodis, Thompson et Williams sont plus présents dans l'édition française que dans l'édition *made in USA*. C'est tellement vrai dans le cas de Goodis, que «les Anglais ont failli traduire Goodis du français à l'anglais.»

Sombres Crapules... En mettant la main sur *Sombres crapules*, Guérif a hérité, en quelque sorte, des magnifiques, des extraordinaires romans

d'un écrivain d'autant plus enrageant qu'il est paresseux. Qui donc? Russell Greenan. De lui, faut lire et relire *C'est arrivé à Boston* et *Sombres crapules*. Il est brillant, Russell Greenan.

Le bouche à oreille... Le plus bel exemple du bouche-machin s'appelle Van de Wetering. C'est lui, l'auteur du *Babouin blond*, qui a fait connaître le délicieux Charles Willeford, un des grands du noir, à Guérif. «C'est *Wetering qui m'a refilé le manuscrit de Miami Blues*. Ce qu'il y a de triste dans le cas de Willeford, c'est qu'il est mort une semaine après la signature du contrat. De savoir qu'il allait être édité l'avait rendu fou de joie.»

Il y a eu les inédits de Goodis et compagnie, l'acquisition de *Sombres crapules*, le bouche à oreille, puis il y a eu Donald Westlake. Cet écrivain caustique, cet aristocrate de l'humour, «nous a fait une publicité d'enfer auprès des écrivains américains. Tellement qu'il s'est développé une espèce de sympathie des Américains: ils veulent être publiés chez nous.»

Il y a trois semaines à peine, François Guérif, fondateur de Rivages/Noir et patron de l'excellente revue Polar, a reçu à New York l'oscar, un Ellery Queen, du meilleur éditeur.

ELLROY
La vie de ses parents avant les engueulades

SUITE DE LA PAGE D 1

est au fond le long, très long compte rendu du travail accompli par le duo d'inspecteurs qui dès l'assassinat de Jean Ellroy fut chargé du dossier, du long travail effectué par les flics chargés des crimes non élucidés, et du travail réalisé par le duo Ellroy-Stoner.

Comme d'habitude, l'écriture de ce livre, confectionné comme on confectionne les dossiers — on pense à Gilles Perrault —, fut précédée par la composition d'un plan très long. Ainsi que l'a indiqué notre homme qui vit aujourd'hui à Kansas City et n'entend plus vivre à Los Angeles, il a travaillé comme il a toujours travaillé, soit un plan de plus de cent pages avant la fabrication du roman proprement dit.

De fait, *Ma part d'ombre*, c'est ce que fut la vie de ses parents avant les engueulades qui se terminent par le divorce. C'est ce que fut la vie de James enfant et ado, c'est aussi la carrière assez détaillée de Ward Hallinen et Jack Lawton... *Ma part d'ombre* est un roman-vérité bien fait mais qui est encore loin, dans le genre, de se comparer à *De sang-froid*.

Car s'il est bien fait, il reste que l'écriture, le style, est trop... comment dire? À plat.

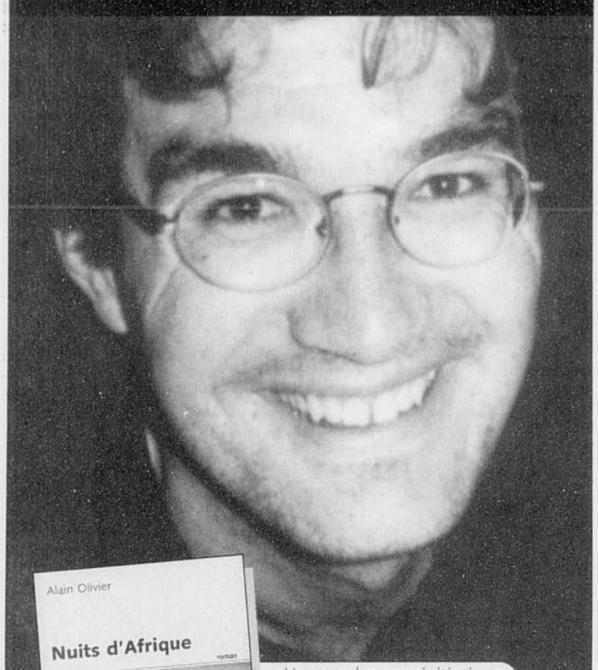
LE BOUQUINISTE
PIERRE CHAPUSLivres anciens et d'occasion
GravuresPhilo - Littérature - Histoire
Arts - Canadienne

Les choix d'un libraire

ACHAT ET VENTE

2065, SAINT-DENIS
MONTRÉAL 842-9204

XYZ éditeur



Un grand roman initiatique, un pas vers la sagesse.

Alain Olivier
Nuits d'Afrique

192 p. • 19,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

Le livre de référence par excellence pour les prochaines élections fédérales!

Nouveauté



En librairie dès maintenant

L'ALMANACH POLITIQUE DU QUÉBEC
Portrait des circonscriptions fédérales du QuébecAlain-G. Gagnon ■ James B. Bickerton
Munroe Eagles ■ Patrick J. SmithDES INFORMATIONS PRÉCISES SUR
CHAQUE CIRCONSCRIPTION :
• comportement électoral;
• aspect socio-économique;
• profil industriel, démographique,
historique et politique.ISBN : 2-89037-905-1
256 pages 29,95 \$

QUÉBEC / AMÉRIQUE

Dans toutes les bonnes librairies

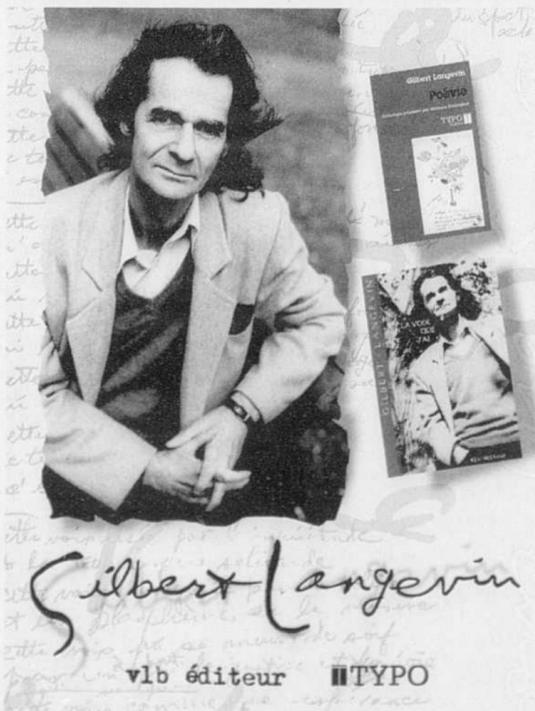
VOIX SINGULIÈRES

Réflexion sur l'art actuel des femmes

La publication 1996-1997 de La Centrale, éditée en collaboration avec les Éditions du remue-ménage, met en perspective les œuvres d'artistes du Québec et d'ailleurs qui osent affirmer leurs différences et afficher leurs histoires pour créer un nouvel imaginaire féminin en arts visuels.

76 pages 14,95 \$

Auteurs: Sylvie Fortin, Denise Desautels, Sylvie Tourangeau, Claudia Hart, Annie Martin, Julie Arnold, Éloïse Frigon, Anne Golden, Laura Jeanne Lefave, Christine Major

Artistes: Gail Bourgeois, Shawna Dempsey, Shelley Dougherty, Jeanne Dunning, Suzanne Joly, Manon Labrecque, Anette Larsson, Janet Logan, Larri Millan, Nadine Norman, Sharon Roynard, Monique Safford, Suzanne Valotaire, Jane Williams, Monique Régimbal-Zeiber et plusieurs autres
Coordination: Danièle Racineles éditions
du remue-ménage
(514) 982-0730LA-CENTRALE
(514) 871-0268


Spectacle-hommage à GILBERT LANGEVIN

À La Licorne
le 22 mai 1997 à 20 heures

À l'occasion de la parution de *Poésie* et de *La voix que j'ai*.

Avec entre autres:
Bernard Carez,
Pierrot Fournier,
Philippe Noireault,
Offenbach,
Marie Philippe
et Christiane Raby

Admission générale: 18 \$
réservations: 523-2246

vlb éditeur ■ TYPO

LIVRES

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

À bride abattue

LA CHAIR DU MAÎTRE

Dany Laferrière
Lancôt éditeur
Montréal, 1997
311 pages

sée, du fric, de la drogue, elles lui donnent la preuve tangible, monnayable, de son propre pouvoir. Ainsi de plusieurs des copains de Manuel, dont celui-là qu'on appelle le Chat: «Je sors la nuit, dit-il. Les nuits de Pétionville sont étrangement mauves. Pas pour un fauve. C'est mon habitat naturel. Je vais de bar en bar. Toujours dans le même périmètre. Jamais le même bar deux nuits de suite. Je suis méthodique. Comme un tueur.»

Femmes et gigolos

Des jeux de force et de cul. *La Chair du Maître* montre diverses variations. À côté des bourgeoises haïtiennes qui se font arnaquer par les gigolos de la trempe de Manuel ou du Chat, on croise ici et là un bon nombre d'étrangères, les Américaines, Anglaises, Québécoises, qui ne résistent pas à la tentation de vérifier, à pleines mains, la réputation du sexe noir. Femmes qui s'ennuient avec un mari qui ne les touche plus, qui veulent le soleil, le rhum et l'aventure, la vraie. On pourra penser ici aux chics Montréalaises, telles que les avait mises en scène Laferrière à ses débuts dans *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Mais la facture de *La Chair du Maître* est nettement plus dramatique; et si «les fils [et les filles] du dieu Soleil» semblent avoir le meilleur rôle, les planches sur lesquelles ils évoluent sont complètement pourries. Sens dessus dessous, jouant des scènes de séduction toutes catégories, gars, filles, bourgeois, pauvres emmêlés, les personnages s'engagent dans des duels qui les satisfont autant qu'ils les humilient. Voire: qui les satisfont parce qu'ils les humilient. Etant entendu, comme l'explique un personnage, que «la haine est la chose la plus excitante qui soit...»



Julie
Sergent

De la multitude de démonstrations à cet effet livrées dans *La Chair du Maître*, il y en a sans doute pour tous les goûts. De la plus politique (un pouvoir toujours perceptible, bien sûr, mais que l'auteur pointe parfois assez précisément du doigt) à la plus sexuelle (ça ne rate pas), quelques histoires sont menées extrêmement rapidement, dans une langue à sa plus simple expression, alors que d'autres débordent l'effet-clip et montrent une construction dramatique qui les apparente davantage à des nouvelles.

Ainsi de *La maîtresse du colonel*, la plus volumineuse avec près de 40 pages, et aussi l'une des plus prenantes histoires qui voit la jeune maîtresse du plus sanguinaire des membres du gouvernement en quête, dit-elle innocemment, d'un simple ami. Oh! yeah? Qui donc serait assez pressé de mourir pour s'afficher, cible mouvante, auprès de cette belle-là? De la multitude de personnages qui hantent, sans que leur nombre ne soit jamais pesant, les pages de ce recueil, on pourra admirer celui du peintre et prêtre vaudou surnommé Prophète: divin qui, enfant, annonçait en de beaux dessins les catastrophes à venir.

Enfin, dans le camp chaud, très chaud, le groupe d'histoires mettant en scène une certaine Tina, fille d'un ministre, et son amant, le dénommé le Chat, provoquera peut-être quelques attaques de tachycardie (à moins que l'envie ne prenne à quelques-uns de japper: Tina aimait ça...).

Sur fond de désir, de besoin essentiellement animal, Dany Laferrière raconte dans *La Chair du Maître* des aventures qui rappelleront à ses fans des romans précédents, en particulier *Le Goût des jeunes filles*, mais la somme est sans doute le volet le plus ouvertement violent, le moins humoristique, le plus dérangeant de son œuvre. Pas un Laferrière léger.

On le sait: les gouvernements se succèdent généralement sans que l'exercice de passation des pouvoirs ne donne lieu à des améliorations radicales. Lorsque Baby Doc remplaça son père à la présidence de la république d'Haïti, en avril 1971, le régime dictatorial instauré par François Duvalier suivit naturellement son cours, et le pays demeura parmi l'un des plus pauvres et les moins instruits de la planète, sa population (environ six millions d'habitants pour un territoire 50 fois plus petit que le Québec) soumise à la terreur des tontons Macoute.

Vrai? Bien sûr. Avec son huitième titre, *La Chair du Maître*, voilà que Dany Laferrière nous invite cependant à admettre une certaine nuance.

Alors que Papa Doc encourageait le meurtre, soit, mais pas la décadence («il avait formé un corps, la police des mœurs», explique Laferrière dans son habituelle, fracassante, légèreté), le fils lâcha la bride aux jeunes et leur fera découvrir les plaisirs de la musique et de la mode étrangères mais aussi ceux de la pornographie et de la drogue. «C'était mon époque», résume l'auteur, qui avait de fait 18 ans en 1971, tout juste quelques mois de moins que Jean-Claude Duvalier, le nouveau dictateur d'Haïti.

On ne doute pas un instant qu'il sait de quoi il parle. Auteur-témoin d'une jeunesse qui ne se priverait pas d'expérimenter les nouveaux simulacres de sa liberté, Laferrière illustre dans ce tout dernier livre comment le régime de terreur et d'abus de pouvoir ancré dans le pays n'allait évidemment pas disparaître par une porte tandis que les outils du plaisir rentrent par l'autre. Terreur et plaisir allaient plus que jamais, très intimement, cohabiter.

Un recueil d'histoires

La Chair du Maître est un recueil d'une vingtaine d'histoires a priori indépendantes, mais dont on constate, au fur et à mesure de leur enchaînement, qu'elles se passent sensiblement dans les mêmes endroits, avec la participation, sinon toujours des mêmes personnages (il y en a environ 70), du moins des mêmes portraits.

Après un premier morceau intitulé *Pour planter le décor*, dans lequel on peint à larges traits la situation de la jeunesse haïtienne au lendemain de l'arrivée au pouvoir de Baby Doc, les premières pièces prennent en gros plan un adolescent comme on en verra quelques autres, et des pères, par la suite. «J'ai toujours attiré les filles», admet laconiquement celui-là, Manuel, qui habite un quartier pauvre de Port-au-Prince avec sa mère et sa sœur (son père ayant disparu, comme celui de la plupart de ses amis). «À l'âge de douze ans, j'ai compris que je peux faire ce que je veux des femmes. [...] Comme un tigre dans la jungle urbaine.» Manuel parle ici d'une entreprise de drague qui dépasse le simple affolement des gamètes adolescentes. Car les femmes contre lesquelles il joue de son charme ne sont pas destinées à devenir des copines, comme celles qu'il retrouve dans l'un ou l'autre des cafés de la ville où jouent les nouveaux groupes à la mode. Ce sont les bourgeoises du chic quartier de Pétionville qu'il veut, pour les faire tomber, et qu'avec un cri de bête bles-



VENEZ RENCONTRER JACQUES PARIZEAU



Le samedi 17 mai	de 13h30 à 15h00 à la librairie Garneau 1691, rue Fleury Est Montréal
Le mardi 20 mai	de 12h00 à 13h30 à la librairie Renaud-Bray 5252, Côte-des-Neiges Montréal
Le mercredi 21 mai	de 16h00 à 17h30 à la librairie Poirier 1545, rue Royale Trois-Rivières
Le jeudi 22 mai	de 12h00 à 13h30 à la librairie Bibliairie G.G.C. 65, Belvédère Sud Sherbrooke
Le vendredi 23 mai	de 12h00 à 13h30 à la librairie Garneau Complexe Desjardins Montréal
Le vendredi 23 mai	de 19h00 à 20h30 à la librairie Champigny 4380, Saint-Denis Montréal

vlb éditeur

LÉTTRES QUÉBÉCOISES

Un romancier pillé par son personnage

LA BÊTE ROUGE

Jeanne-Mance Delisle
La Pleine lune
Montréal, 1996, 216 pages

ROBERT CHARTRAND

Dans le premier roman de Jeanne-Mance Delisle (*Ses cheveux comme le soir et sa robe écarlate*), paru en 1983, une institutrice métisse racontait à une amie fascinée ses escapades amoureuses. Fuyant ainsi la monotonie du quotidien auprès d'un mari falot, dans sa quête éperdue du grand amour, elle ne réussissait pas à se débarrasser de son moi profond, fait de farouche indépendance. Cette part indomptée des êtres, qui peut prendre des formes naïves ou cruelles, Delisle l'a aussi rendue, de façon poignante, dans ses pièces de théâtre. *Un oiseau vivant dans la gueule* et *Un réel ben beau, ben triste*. Elle y revient dans *La Bête rouge*, son deuxième roman, paru il y a quelques mois.

Ici aussi, c'est un Métis — il est donc «sauvage» jusque dans son sang — qui provoquera chez Michel-Martial Saint-Laurent, le narrateur-écrivain, ce que celui-ci appelle le «retour vertigineux d'un atavique attrait pour la violence et la cruauté». Saint-Laurent est un novelliste à succès qui s'essaie à la rédaction d'un roman. Il n'aura même pas à inventer une histoire ni à créer des personnages: un ami de longue date lui présente Aldé Letendre, d'ascendance mi-irlandaise, mi-amérindienne, dont la vie torturée est un véritable roman. L'écrivain entend alors de recueillir les souvenirs de cet Aldé, haï dès le berceau à cause de ses cheveux roux et de sa peau trop blanche, qui a été jeté à la rue par sa propre mère, la veille de Noël, et qui ne comprendra que des années plus tard «toute la marée de haine dont il avait été l'objet et qui avait englouti toute sa famille».

Entre-temps, cet enfant sauvage, «sacrilège et profanateur», devient un voyou puis un criminel qui tente d'assouvir ce besoin viscéral de détruire qu'on lui a si bien inculqué. Aldé est un personnage inquiétant, mais c'est aussi un conteur séduisant. L'écrivain Saint-Laurent l'écoute, subjugué. Et lui, qui a grandi dans une famille apparemment sans histoire et se croyait tout à fait étranger à ces horreurs qui lui sont racontées, se découvre peu à peu une parenté inattendue avec Aldé. N'a-t-il pas lui aussi été humilié dans son enfance? Pire encore: étant donné que, tout jeune garçon, il a assisté sans intervenir à la mort atroce

d'une petite cousine dont il était jaloux, ne serait-il pas un meurtrier comme Aldé?

Retournement

Dans un retournement qui devient inéluctable, c'est le romancier-confident qui nous dévoile, au fil du récit de son personnage, sa propre part de sauvagerie. Quant à Aldé, qui ne devait être qu'une source d'inspiration commode, il envahit petit à petit l'existence de l'écrivain qui lui cédera même sa femme: il n'y a pas que chez les «sauvages» que les femmes peuvent servir d'objets de chantage ou d'échange...

Si encore il restait à Michel-Martial Saint-Laurent l'ultime consolation, parmi toutes ses désillusions, d'être l'auteur de son roman... Hélas, il découvrira des «pages écrites par un éfrené faiseur de pépites d'or. Aldé»: ce fou, cet être de perdition est aussi un écrivain, qui choisira lui-même le dénouement du roman qu'a été sa vie. Le personnage, ultimement, aura été son propre auteur... Aldé et son clan, malgré leur déchéance, ont une grandeur inquiétante et, ça et là, véritablement biblique; comme dans l'imaginaire de nombreux Québécois, ils incarnent ici, sans le vouloir, l'inconscient refoulé des Blancs, leur part indomptée.

Les jeux de miroir sont nombreux, dans *La Bête rouge*; chaque personnage a son double, si bien qu'on sent la le procédé. Quant au rapport fusionnel entre le romancier et son personnage, où le second finit par dévorer le premier (le thème est ancien, mais ce n'est pas un défaut), Delisle y insiste tellement qu'il devient une véritable allégorie de la création artistique.

Le meilleur de ce roman, il est dans ces dialogues coup-de-poing où on retrouve le talent de dramaturge de Jeanne-Mance Delisle, et dans des épisodes saisissants comme celui du sé-



jour d'Aldé en prison: la sombre brutalité des rapports entre les personnages est rendue aussi envoûtante que chez les meilleurs romanciers américains.

Bref, Michel-Martial Saint-Laurent (qui paraît perdu jusque dans ce nom fleuve, trop grand pour lui) est l'auteur malheureux d'un roman dans lequel, finalement, il n'aura été qu'un faire-valoir. Il était plus petit, plus fragile que sa «créature». Peut-être n'était-il fait que pour entendre des récits plus légers que ceux d'Aldé, tout juste ceux de ses sœurs qui, naguère, se racontaient leurs lectures de jeunes filles «dans une communion incomparable et douloureuse de l'âme qui abandonnait leur cœur à une nostalgie qui les tourmentait, inoubliable. J'écoutais, assis quelque part dans l'ombre. Dans un état de paix bienheureuse que je n'ai jamais pu retrouver ailleurs, dans ma vie.»

B. Lise Bissonnette



168 pages • 17,95 \$

Quittes et Doubles

SCÈNES DE RÉCIPROCITÉ

«Des images gorgées de sensations; de froideur, de chaleur et d'étouffement, d'angoisse, de tremblements et d'abandons, de désirs.»

PASCALE NAVARRO, VOIR

«The writing style is remarkable [...] it's a beautiful work of art.»

LYSIANE GAGNON, THE GLOBE AND MAIL

«Une écriture admirable, c'est férocement beau, superbe et drôle.»

SYLVIE-ANNE JEANSEN, RADIO-CANADA

Boréal.
Qui m'aime me lise

Le roman de l'amour du livre. Un livre d'amour.



ROBERT SABATIER

DE L'ACADEMIE GONCOURT

LE LIT DE LA MERVEILLE

ROMAN



ALBIN MICHEL

ALBIN MICHEL

LIVRES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Une intuition de Proust

LA COLOMBE POIGNARDÉE
Proust et la Recherche
Pietro Citati
Traduit de l'italien par Brigitte Péro
Gallimard, Paris, 1997, 400 pages

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Prudemment, en appendice à son ouvrage, Pietro Citati précise que *La Colombe poignardée* n'entend pas être une biographie au sens strict du terme. Il est clair que l'écrivain appréhendait les critiques que les exégètes de l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* ne manqueraient pas de formuler face aux nombreuses libertés prises avec les données historiques.

Des biographies de l'auteur de *La Recherche*, il y en eut plusieurs, et quelques-unes font autorité, celle de Painter, de Diesbach, de Tadié. A quoi bon peut-être en écrire une nouvelle?

Pietro Citati travaille de son côté avec l'intuition, ce qui lui permet des dérivés du côté de l'imaginaire, des envolés de sensibilité. En cela, il se retrouve contemporain de Painter qui au cours des années 60 avait colmaté les manques de données en cherchant les réponses à ses questions dans l'œuvre même de Proust, faisant parler les signes, voire des pans de fiction. Après que d'autres eurent consigné de nouvelles données, après que des amas de faits vérifiables eurent été compilés, révélés et que le secret du génie de Proust ne

fut pas sorti de la bouteille de ses amitiés, de ses manies, de sa décevante correspondance, on se dit que Citati a peut-être eu raison d'aborder l'homme et l'œuvre avec des armes plus diffuses, de retourner à l'intuition en l'affûtant pour affronter les mystères.

Une œuvre littéraire

À l'intuition et au style. Car, à l'instar de la biographie de Painter, *La Colombe poignardée* appartient avant tout au domaine de l'œuvre littéraire. Et il faut la lire comme telle, y plongeant comme dans un roman, un morceau d'écriture, en oubliant la quête éperdue du détail précis, en se tournant vers un ailleurs intérieur, source où s'abreuvait lui-même l'écrivain asthmatique.

Ses portraits de Proust sont des petites pièces de style, un peu vieillottes: «Il ressemblait parfois à une charmante figure échappée d'une comédie de Molière», écrit-il. Il prenait plaisir à être aimable: cette pure satisfaction que donne à un homme l'exercice de la courtoisie, quand celle-ci n'est déterminée ni par la bonne éducation ni par l'intérêt.

Citati plonge dans l'univers mythologique de Proust. Il perçoit *La Recherche* tout entière comme une chasse aux dieux «semée de déceptions, d'illusions, de duperies, de fausses routes, mais couronnée, malgré tout, par une victoire paradoxale».

La Colombe poignardée revient sur l'enfance d'un jeune homme trop sensible et flagorneur aux courtes amours enflammées et secrètes, marqué par la

présence de la mère, à qui il écrivit à travers *La Recherche*, et après l'avoir bafouée dans la vie, la plus belle lettre d'amour du vingtième siècle. Il revient aussi sur la genèse des épisodes littéraires, avec de longs détours par *Jean Santeuil* et la traduction de Ruskin.

Mais c'est le caractère de l'écrivain que Citati creuse sans relâche, caractère cerné à travers des intuitions fulgurantes, des affinités sans doute entre Citati et l'homme dont il sonde l'esprit. «Peut-être le bonheur n'avait pas d'importance», écrit-il. Ce qui comptait vraiment, dans la vie et dans l'œuvre de Proust, c'était la souffrance. Son don majeur était le don de souffrir. Souffrance entretenant un asthme qui ne voulait pas guérir, tel un mal sacré. Comme refusait aussi de guérir son incapacité d'aimer un être qui l'aimait, sa jalousie morbide. Les souffrances sans fin de Proust furent l'aiguillon de son art, de son voyage dans les ténèbres d'où il allait tirer la lumière et construire «une cathédrale dont le mythe de la mémoire fut à la fois la pierre angulaire et la coupole».

A travers des éclaircs, des portraits, des analogies, Pietro Citati, au-delà de l'œuvre biographique, fait la psychanalyse de Proust sur un mode romanesque, comme un frère qui essaie de respirer à la hauteur du modèle et y parvient parfois, armé de tact, d'intuition, en dépassant les faits, choisissant une approche quasi de l'intérieur, pas très fiable mais fine, aiguisée et fort bien tournée.

LETTRES FRANCOPHONES

Dans l'encre de l'effroi

ORAN, LANGUE MORTE
Assia Djebar
Actes Sud, 1997, 385 pages

LISE GAUVIN

Après *Le Blanc de l'Algérie* (1995), dédié au souvenir de trois amis assassinés, et après *Vaste est la prison* (1995), roman voué à la patiente reconstitution d'une civilisation disparue, Assia Djebar livre dans *Oran, langue morte* une suite de nouvelles et de récits dont la facture et le ton rappellent les admirables scènes d'un précédent recueil intitulé, d'après le titre d'une toile de Delacroix, *Femmes d'Alger dans leur appartement*. A cette différence près que les femmes de ce nouveau recueil, se promenant désormais à visage découvert, sont devenues les cibles de l'intolérance, à cause de leur savoir et de leur métier.

Nouvelles de l'entre-deux que celles d'*Oran, langue morte*, inspirées par le tragique d'un quotidien se situant sur une frontière impossible à tracer entre vie et trépas, exil et retour, colère et tendresse, comme entre la France et l'Algérie, ces pays aux destins inexorablement liés. Ici l'écriture ressemble à un murmure à demi-silencieux, puisque les femmes mêmes se sont tues, interdites: «Je pars car je ne veux plus rien voir, Olivia. Ne plus rien dire: seulement écrire. Écrire Oran en creux dans une langue muette, rendue enfin au silence. Écrire Oran ma langue morte», déclare l'une des narratrices. Cette langue muette, c'est celle du désir qui malgré tout persiste à se faire entendre, sur fond d'horreur et de stupeur.

D'un récit à l'autre, la mort, pour être familière, n'en paraît que plus absurde et scandaleuse. Telle cette femme assassinée par de faux médecins dans la chambre d'hôpital de son mari. Ou cet intellectuel que l'on massacre au moment où il rentre calmement chez lui en tenant son petit-fils par la main. Ou encore cette enseignante exécutée au moment où, nouvelle Schéhérazade, elle tente d'inventer avec ses élèves la réécriture d'un conte des *Mille et une Nuits*. Mais fort étrangement, ce qui ressort de l'ensemble, c'est moins l'atmosphère de cauchemar que la tendresse que les diverses narratrices arrivent à faire passer dans des récits qui, écrits à la première personne, adoptent le plus souvent le ton de la confiance, voire du chuchotement. La langue morte qu'essaient de retrouver ces narratrices est celle d'un alphabet perdu, analogue à celui dont il était question dans *Vaste est la prison*: héritage cette fois non plus des signes inscrits sur la pierre mais des avancées du désir et de la passion, d'autant plus troublantes qu'elles doivent se cantonner dans l'inachevé, l'inaccompli, le précaire.

Les choses dites participent elles-mêmes de ce mouvement jamais arrêté, fugitif, de ces scènes tissées au fil d'une écriture qui a choisi de faire voir plutôt que d'expliquer ou de juger. L'angoisse qui en émane devient intolérable, comme épousant le rythme même de la phrase, ses ellipses et ses sous-entendus. Comment parler de la guerre, de l'horreur, sinon en en dévoilant les effets sur les survivants? Sinon en tâchant de dire ce «monde muet» des femmes cherchant une langue «où faire déposer, cacher, faire nidifier leur puissance de rébellion et de vie dans ces alentours qui vacillent». *Oran, langue morte* peut ainsi se lire comme une longue réflexion sur l'écriture, seule apte à entretenir le dialogue avec les disparus, seule capable de garder en mémoire les instants privilégiés vécus en leur compagnie. Histoires de deuil donc que celles-ci, mais histoires d'amour également, car écrire l'amour, c'est peut-être après tout l'unique façon de le faire échapper à la langue morte de l'oubli. «Les paroles, constate la romancière en fin de parcours, posent jalou, avec la rage, la peine amère, et la goutte de lumière à recueillir dans l'encre de l'effroi.»

Rectificatif

Dans notre chronique précédente (*Le Devoir*, 5 avril 1997), consacrée à Gilbert Gratiant, il fallait lire «l'épopée antillaise» et non «l'époque antillaise».

Les paroles
mêmes
se sont tues,
interdites

L'ami des auteurs

Écrivain-romancier, poète et essayiste, Hubert Nyssen présente une autre tranche de ses carnets couvrant 1989 à 1996

ÉDITEUR ET SON DOUBLE
Carnets 1989-96
Hubert Nyssen
Actes-Sud, Arles, 1997, 516 pages

NAÏM KATTAN

Hubert Nyssen est le directeur des Éditions Actes-Sud. Il est également écrivain-romancier, poète et essayiste. Dans *Éditeur et son double*, il présente une autre tranche de ses carnets couvrant les années 1989-96. Particularité de sa maison d'édition: elle est située, en province, à Arles. Aussi, les Nyssen, reçoivent-ils de nombreux visiteurs, des amis qui sont, souvent, des auteurs: Nina Berberova, Paul Auster... Ces «découvertes» de l'éditeur sont devenues aussi ses intimes. Il leur rend visite, les accompagne, tels des membres de sa famille, que ce soit en Russie ou aux États-Unis. Comme il se doit, Nyssen, l'éditeur doublé de romancier, fait de fréquents séjours à Paris. Il assiste à des cocktails, prend des repas avec des auteurs, des membres de jurys, des journalistes.

Ce que nous livre l'auteur sont, en fait, des notes de voyage. Réactions immédiates qu'il communique avec économie; commentaires brefs, descriptions succinctes des êtres et des lieux. Il se déplace souvent et rencontre de nombreuses personnes. L'ouvrage tourne principalement autour de ses auteurs et de ses activités en tant qu'écrivain. On apprend, ici et là, ce qu'on connaît ou soupçonne déjà, à savoir que, dans le milieu littéraire parisien, des tractations ont lieu, des amitiés et des inimitiés existent et ce ne sont pas toujours forcément le talent et le mérite qui triomphent.

Leméac et Actes-Sud

On sait que les éditions Actes-Sud sont associées à Leméac et Nyssen se rend chaque année, en septembre, à Montréal pour le lancement des ouvrages des deux maisons. Il nous confie son amitié pour Lise Bergevin et Pierre Filion et exprime son enthousiasme, sa chaleureuse amitié pour ses auteurs d'ici: Nancy Huston, Francine Noël, David Homel, Ying Chen.

Comment résister à citer quelques phrases de ses carnets à propos de ses courts séjours à Montréal. Ainsi, le 4 septembre 1990:

«Conférence de presse à l'hôtel de la Montagne. Aux librairies et aux journalistes — suis maintenant rompu à l'exercice présentation de notre programme de rentrée. Soudain une librairie à la forte carrure me prend par le revers du veston et m'amène devant la cheminée du salon sur laquelle trône, encadrée, la Déclaration des droits de l'homme. «Voilà bien le sexisme français: Droits de l'homme... Mais il faut dire Droits de la personne». «Vaste problème, dis-je: voilà quelques siècles qu'on le sait: c'est la Terre qui tourne autour du Soleil, et non l'inverse. Pourquoi s'obstiner encore à parler de lever et de coucher du soleil. J'ai dit cela pour la détente, et peut-être pour la faire rire. Mais le plus troublant est que ma librairie baisse la lance et s'abîme dans la réflexion.»

Et cette remarque, un peu plus surprenante, du 6 septembre 1995:

«Voyage de tradition pour accompagner Lise Bergevin dans la rentrée littéraire et ainsi manifester les accords entre Leméac et Actes-Sud. Mais la société d'ici n'a pas fini de me surprendre. Elle compte, me disait-on l'autre jour, 40 % d'homosexuels, et pour un mâle hétéro 12 femmes éperdues... Qu'importe le chiffre, ce qui compte, c'est la tendance et la mentalité qui l'accompagnent. L'idée m'est venue que l'intégrisme féministe est responsable pour partie, lui qui est venu après quatre siècles de matriarcat et de culte marial. Au cours d'une soirée ombreuse et rare, la petite Mireille me dit: «La littérature a la même allure que leurs relations de couple.» C'est une vérité, ce n'est pas la seule. La langue et le métissage ne sont pas pour rien dans cette quête éperdue de l'identité fondamentale.»

VITRINE DU ROMAN

Amour et horreur

LA GRANDE FILLE
Félicien Marceau
Paris, Gallimard, 1997, 182 pages

Écrire des romans d'amour n'est pas, loin de là, l'apanage de la jeunesse. Félicien Marceau, à 84 ans, semble avoir conservé toutes ses dents, et vient de publier *La Grande Fille*, son douzième roman. Qu'un monsieur d'un âge aussi respectable se consacre à des activités aussi frivoles peut paraître suspect au premier abord, mais on saisira bien vite de quoi il retourne lorsqu'on apprendra que Félicien Marceau est français (d'origine belge) et que, comme bien des Français, sa bibliographie est assortie d'essais, de pièces de théâtre, de traductions et de mémoires qui laissent entrevoir les talents et les intérêts variés de l'auteur qui nous intéresse ici.

Romancier soit. Mais, même après s'être livré à une remarquable activité intellectuelle, on ne trouvera aucune profondeur dans ce roman, aucun propos hors du commun, aucune matière à réflexion. Félicien Marceau donne dans la légèreté, ne s'en cache pas, y prend sûrement beaucoup de plaisir et a l'air de désirer communiquer ce plaisir à son lecteur. Mission accomplie en ce qui me concerne: il n'y a rien, mais strictement rien à se mettre sous la

dent dans *La Grande Fille*, il y a une écriture d'une légèreté de papillon qui virevolte et procure un véritable bonheur esthétique; il y a des personnages d'un minceur diaphane au charme irrésistible; il y a une histoire, ou une absence d'histoire, faite de petits riens du tout fort attachants, et puis mon dieu, que voilà un agréable roman lorsqu'on ne cherche pas midi à quatorze heures et qu'on ne désire que passer une soirée agréable en compagnie de personnages spécialisés dans l'évanescence et le mot d'esprit. Je dois dire que les romans précédents de Félicien Marceau (*Les Passions partagées*, *La Terrasse de Lucrezia*) m'avaient semblé un peu plus substantiels. Mais bon. Je lui pardonne de grand cœur en comptant bien qu'on me pardonnera, en temps et lieux, les égarements intellectuels que me vaudra un âge canonique.

LA MAUVAISE CARTE

Peter Ustinov
Traduit de l'anglais
par Jean Rosenthal
Paris, Belfond, 1997, 296 pages

Traversons la Manche et allons voir du côté des anglais, maintenant, ce que le roman peut donner. De la même génération que Félicien Mar-

ceau, Peter Ustinov est surtout connu comme acteur de cinéma. Mais il compte à son actif des pièces de théâtre, des scénarios, une autobiographie et plusieurs romans, dont le premier qu'il ait écrit en 1960 et qui vient juste d'être traduit: *La Mauvaise Carte*, roman relatant les années de formation d'un jeune nazi dans l'Allemagne hitlérienne. Sans remise en question, Hans suivra aveuglément le chemin que lui trace l'idéologie nazie pour se retrouver, à la fin de la guerre, dénué de toute identité et de tout avenir.

Prévisible, sans surprise aucune, *La Mauvaise Carte* constitue une analyse clinique de la fabrication d'un tueur sans âme et sans conscience qui croit agir pour répondre aux exigences d'un concept dont on l'a nourri depuis l'enfance: celui de la «Grande Allemagne». Entraîné pour la mort, et non pas pour la vie, Hans mourra comme il vécut, sans émotion, sans sentiment, convaincu d'avoir fait son devoir pour une cause dont il n'a jamais perçu les failles et les aberrations. Sans être un chef-d'œuvre, le roman de Peter Ustinov décrit très bien les processus sociologiques et psychologiques qui mènent aux excès que l'on sait. A lire pour se rappeler que l'horreur n'est jamais très loin de nous.

Marie-Claire Girard

MICHEL CHARTRAND

LES DIRES D'UN HOMME DE PAROLE

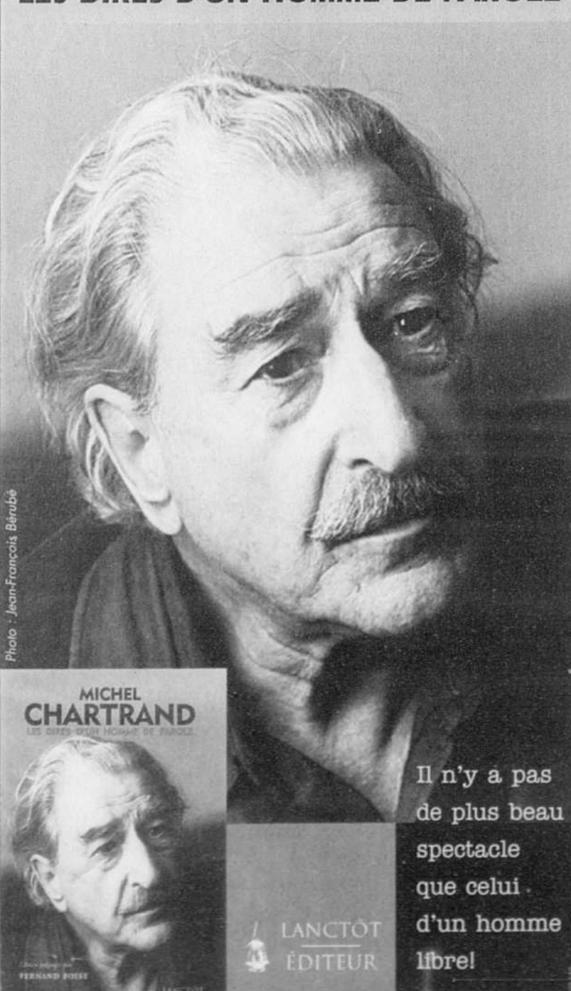


Photo: Jean-François Barabé



Il n'y a pas de plus beau spectacle que celui d'un homme libre!

LANCOT ÉDITEUR

Les Best-sellers QUÉBEC/AMÉRIQUE

Romans

1. Maïna, Dominique Demers
2. Guilhem ou les Enfances d'un chevalier, M. Rouy
3. Le Golfeur et le Millionnaire, Marc Fisher
4. Marie-Tempête, Dominique Demers

Jeunesse

1. Encyclopédie Cyrus, C. Marois et C. Duchesne
2. Le Match des étoiles, François Gravel
3. Alfred sauve Antoine, Yves Beauchemin
4. Maïna tome 1 - L'appel des loups, Dominique Demers et Maïna tome 2 - Au pays de Natak, Dominique Demers

Essais/Référence

1. La Petite Histoire d'Expo 67, Yves Jasmin
2. Le Multidictionnaire, M.-É. de Villers
3. Le Nouveau dictionnaire des aliments, S. Monette
4. La Quête du sens, Thierry C. Pauchant

Best-sellers de l'année

1. Le Second Violon, Yves Beauchemin
2. Le Roman de Julie Papineau, Micheline Lachance

Vient de paraître

1. Le Livre de ma femme, Marc Fisher
2. Enquête sur la mort d'une vierge folle, Sylvain Meunier
3. Riel, Une vie de révolution, Maggie Siggins
4. Le Roman mauve, Jacques Allard
5. L'Almanach politique du Québec, Alain-G. Gagnon et al.
6. Mystère en Thaïlande, François Beaulieu (Jeunesse)

Titres parus aux Éditions Québec/Amérique. Compilation des ventes effectuées à partir du réseau des librairies du Québec.



QUÉBEC/AMÉRIQUE

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

TRIPTYQUE
Téléphone et télécopieur: 597-1666

Raymond Lévesque
ON PEUT PAS TOUT DIRE
Textes réunis par Sylvain Rivière
269 p., 25 \$

«Je n'ai pas voulu faire une étude exhaustive de l'œuvre de Raymond Lévesque et encore moins de l'homme. J'ai voulu en brosser un portrait honnête, tout simplement. L'amener à nous livrer un survol de sa carrière. Ensuite, l'homme aborde une trentaine de thèmes, donnant sa vision de la vie, des choses et des êtres. Suivront les témoignages de ceux qui l'ont connu, aimé, respecté, l'album de famille et de carrière, ainsi que des poèmes, chansons, textes de théâtre et monologues.»

LIVRES

LE FEUILLETON

La misère sans le misérabilisme

LES GLACES DE L'ENVERS DU MONDE

Mark Richard
Traduction de l'anglais par Anny Amberni
NRF Gallimard, 1997, Paris, 148 pages

De Mark Richard, je ne connais que ce que le quatrième de couverture m'en apprend. Qu'il est né en 1955 en Louisiane, de parents d'ascendance cajun; qu'à 20 ans, il quitte la côte de Virginie, où il habite, pour prendre la mer comme simple marin à bord d'un chalutier; qu'il fait ensuite divers métiers (journaliste, barman, correcteur, enseignant...) avant de se consacrer à l'écriture. En somme, le parcours d'un gars de milieu modeste qui, tranquillement, a découvert la vie pour ensuite la mettre dans des livres. J'ai bien dit découvert la vie pour la mettre dans les livres, car c'est bien ça qu'il fait! Mettre de la vie dans des histoires qui autrement n'auraient, comme on dit, pas voix au chapitre. Cela lui a si bien réussi que, parmi les nombreux prix qu'il a reçus, on compte aussi le PEN/Ernest Hemingway Foundation Award.

C'est un écrivain du Sud, et comme presque toujours dans ce cas, on peut être certain de retrouver une faune humaine (et animale) étonnamment vivante, quoique terriblement paumée. Perdue au milieu de nulle part (forêt, marécages, côte bourbeuse ou désert humain), ses héros ne sont cependant jamais misérables sous sa plume, car Richard est un écrivain généreux qui aime ses personnages et sait comme pas un nous les rendre proches.

La vie plus forte que tout

Dix nouvelles composent ce recueil, qui sont autant de petits romans resserrés autour de l'essentiel, c'est-à-dire de la part tragique de toute humanité quand elle est enfoncée dans une misère dont rien ne laisse présager la fin. D'ailleurs, il n'y a pas de telle velléité chez ses personnages qui n'ont pas l'habitude des grandes choses pas plus que des destins ascendants. Ils sont, c'est tout. Ordinaires mais persistants malgré tout dans leur voie. Tout près de l'insignifiance.

Ce qui les sauve de leur futilité, c'est la formidable capacité qu'a cet écrivain de transformer, grâce à son écriture, des histoires simples en récits quasi épiques, oscillant entre le tragique et le comique. En somme, une sorte de joie, de rire intérieur et sauvage qui n'est pas dépourvu de grandeur. Malgré des histoires souvent dramatiques, l'espoir est toujours là quelque part. Il ne vient pas de ce qui est raconté comme tel, mais plutôt d'une manière de raconter qui ne ferme jamais le récit.

La Nuit, les chiens ouvre le recueil sur un couple d'enfants qui se retrouvent un bon matin sans parents. La mère a traversé le champ de maïs fraîchement labouré vers on ne sait où ni pourquoi, le père est parti à sa recherche. Ils ne reviendront qu'après plusieurs mois, sortant de prison pour découvrir que la maison a passé au feu.

Entre-temps, on a La Chance, fameux joueur de cartes, aura dépouillé les enfants d'à peu près tout ce qui a une valeur à leurs yeux: boîtes à nickels, petits camions de métal, bottes, parkas d'hiver, shorts et jusqu'aux slips (on comprend mieux après cela l'expression «perdre sa chemise au jeu»...). Étonnant récit où des chiens errants rôdent toutes les nuits sous la fenêtre des enfants qui, pour les attirer, appâtent des ficelles avec des restes de steak.

C'est un de ces chiens pouilleux qui, arrosé d'insecticide et allumé, mettra le feu à la maison.

Pourtant, aucun misérabilisme dans ce récit, pas plus que dans cet autre, *Géniale, la vie qu'on vit!*, où les taloches et les baffes que reçoit la femme de son mari sont souvent l'occasion pour les enfants de sortir manger à Psycho Za, un fast-food où ils s'empiffrent de «pizza Super

Démence Sanguinolente avec double ration de sauce aux épices plus deux fois une tonne de frites et deux super sodas à se faire péter les tripes, sans couvercle ni paille chiqué si ce n'est pas trop vous demander». Le récit se termine sur une sorte d'apothéose où le père, installé dans un manège, se voit catapulté, avec «des bouts de métal [qui] cliquent autour des fusées[...] hors de la lumière dans l'encre noire qui déferle contre la plage [...], [arrachant] aux ténébres toutes les choses qui tomberont du ciel à nos pieds».

Une dimension tragicomique

Presque tous les récits ont cette dimension tragicomique, mais certains y échappent, comme *Là où la foudre marche à pas de géant*, peut-être la nouvelle qui a la plus forte densité dramatique.

Mélangant foudre, tonnerre et tempête, un rameur qui veut sauver sa femme n'arrive pas à avancer contre les vents qui l'immobilisent sur le fleuve. Il prendra la nuit entière pour traverser le fleuve dont un mille seulement sépare les deux rives. Cette mort sera suivie d'un deuil sauvage que le rêve de retrouver un peu de chaleur humaine finit par tempérer à la fin du récit. Car là est l'art de cet écrivain

qui sait non seulement ouvrir un récit puis le conduire mais aussi lui assurer une chute qui ne le referme jamais sur lui-même. La vie semble toujours plus forte que tout.

De quoi vivent ses personnages? De pêche, de petits forfaits de jeu, de menus travaux échangés contre un abri précaire... On retrouve souvent ses personnages couverts de boue, réduits à un dénuement extrême, ou l'ayant choisi comme pour mieux communiquer à la nature et s'éloigner du monde des hommes.

Dans *En sursis au jardin d'Éden*, superbe récit qui joue encore sur le presque rien, mais en l'exhaussant jusqu'à l'épique, on nous raconte l'histoire comico-dramatique de la mort d'un cheval, Buster, déjà très vieux, qui a eu le malheur de manger dans le potager d'un illettré qui ne sait jamais quelle «poudre» il répand sur ses légumes. «[...] et voilà que d'un coup son gros ventre ballottant presque jusqu'à terre se mit à gonfler et je vis ses flancs enfler et se rétracter alternativement avec une violence telle que des touffes de crins s'en détachaient. J'ai reculé d'un pas de crainte de le voir exploser [...]»

Ce que les hommes à tout faire de Vic vont alors entreprendre pour le retirer du potager avant que le patron ne revienne est encore plus inimaginable, et d'une drôlerie digne du meilleur Faulkner (quand il se fait humoristique). Pourtant, eux qui risquaient la perte de leur refuge (obtenu en échange de menus travaux) retrouvent à la fin «le bonheur de reprendre [leur] place d'être humain sur les terres à Vic».

Dans un monde incertain, où les êtres ne répondent qu'à une loi intérieure souvent indéchiffrable (que l'auteur, d'ailleurs, ne cherche nullement à expliquer), le sort peut à tout moment reprendre ce qu'il avait donné, et le destin ne tient parfois qu'à un éclat de rire!

Je crois vous avoir suffisamment fait comprendre le plaisir que j'ai éprouvé à la lecture de ces nouvelles — dont certaines ne sont d'ailleurs pas loin du poème (voir par exemple *L'Enfant-poisson*).

Je ferai encore remarquer que l'écriture de Richard, jamais lourde ni ennuyeuse, toujours teintée d'un souffle humoristique qui évite le piège de la facilité, du rire gras ou la déprime du sérieux, prend encore davantage de citer les personnages sans employer le tiret, en les incorporant dans le corps du texte, ce qui donne une allure plus vivante au récit: «*On a La Chance revient et demande C'est par où pour aller boire un verre en ville. Je montre la route. On a La Chance part en trombe en disant Allez donc pas mettez le feu à la baraque.*» (Ce qui, traduit en québécois, aurait sans doute donné: «*Allez donc pas mettez le feu à baraque.*»)

Conseil des plus judicieux!...



Jean-Pierre Denis

♦ ♦ ♦

L'espoir ne vient pas de ce qui est raconté mais d'une manière de raconter



LES GLACES DE L'ENVERS DU MONDE

HISTOIRE Une ville trimillénaire

JÉRUSALEM, UNE HISTOIRE POLITIQUE
Meron Benvenisti
Traduction de l'hébreu et de l'anglais par Katherine Wechowski et Nicolas Weill
Solin-Actes Sud, 1996, 242 pages

NAÏM KATTAN

Israël a fêté en 1996 le trimillénaire de Jérusalem. Meron Benvenisti, qui fut conseiller municipal de cette ville pendant plus de 20 ans, en dresse l'histoire mouvementée.

Il fait état des péripéties qui ont marqué cette cité, sacrée pour trois monothéismes, et fait le récit du passage des empires et des royaumes, des périodes de gloire et de décadence.

Interrogation et espoir

L'histoire millénaire nous plonge dans l'actualité car Juifs et Arabes affirment la légitimité de leur volonté d'en faire leur capitale. Pour Israël, c'est déjà une réalité même si les pays dans leur majorité installent encore leurs ambassades à Tel-Aviv.

Benvenisti décrit les quartiers, la vie des communautés diverses, et évoque la fascination qu'exerce cette ville de contrastes.

Il termine son ouvrage sur des mots d'interrogation et d'espoir. Cette accumulation d'espérances et de désirs, ensevelis dans les cimetières de Jérusalem, renforce la foi que la paix et la réconciliation peuvent aussi régner -- y compris ici-bas.

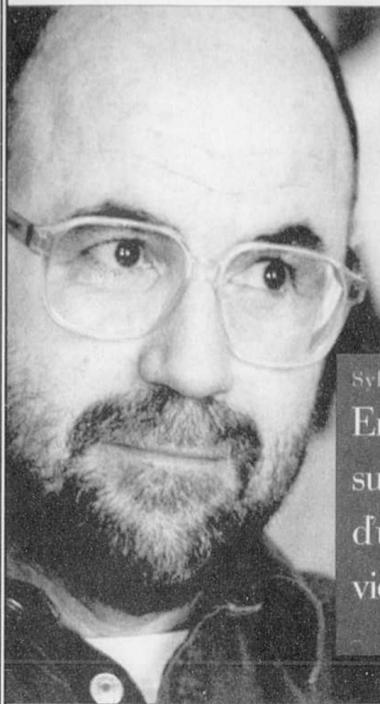
Si les morts pouvaient parler, c'est sans aucun doute ce message qu'ils transmettraient aux vivants. Leur vie et leurs morts démontrent après tout que, dans la lutte pour Jérusalem, il n'existe ni vainqueur ni vaincu.

DANY LAFERRIÈRE La chair du maître



DANY LAFERRIÈRE
La Chair du Maître
Un portrait féroce d'une petite-bourgeoisie en pleine décadence, à travers ses obsessions sexuelles! Une guerre dont le nerf est le sexe!
LANCTÔT ÉDITEUR

Nouveautés Sylvain Meunier



Enquête sur la mort d'une vierge folle

roman

Deux meurtres crapuleux, une policière frigide qui dessine des bd érotiques, un pédagogue obsédé, une victime outrageusement malmenée... Sylvain Meunier propose ici un polar psycho-érotique dépourvu de rectitude politique. Divertissements garantis pour adultes avertis! Truculent!



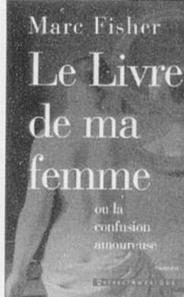
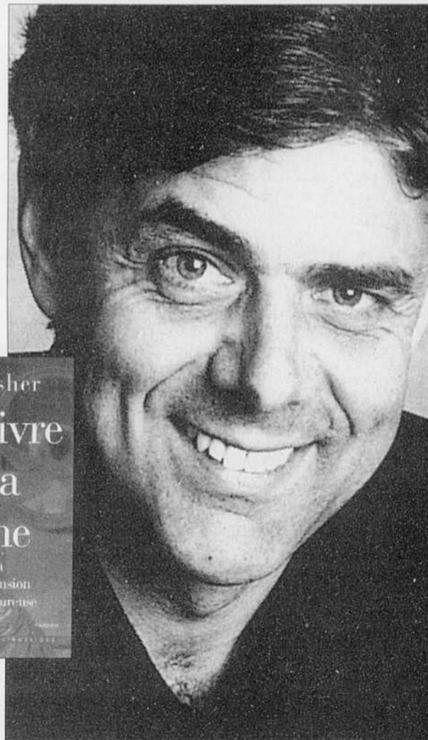
ISBN : 2-89037-909-4 • 21,95 \$ • 368 pages

Marc Fisher

Le Livre de ma femme

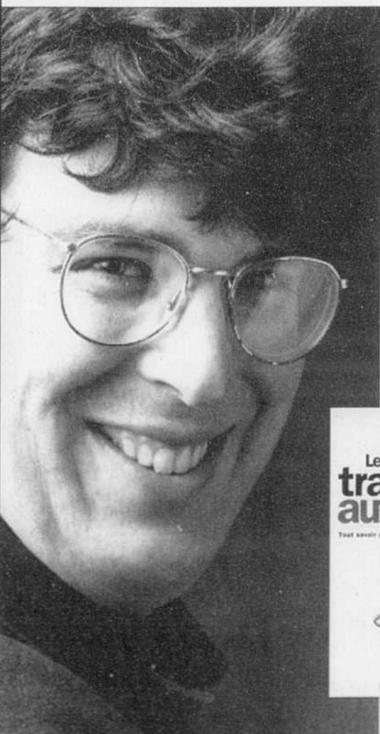
roman

Paul est anéanti : sa femme vient de le quitter. Commence alors pour lui une période de douloureuse lucidité qui le mènera à la reconquête de son amour. Une délicieuse chronique des amours tourmentées de cette fin de siècle, où l'humour et le romantisme se marient avec bonheur.



ISBN : 2-89037-912-4 • 19,95 \$ • 208 pages

Jean Benoît Nadeau



Le Guide du travailleur autonome

Il fallait y penser! Un guide complet, rempli de conseils et d'anecdotes, enrichi par les dix années de travail autonome de l'auteur, journaliste pigiste. Vous y apprendrez que vous êtes le patron, que le fisc est un ami, que le client n'a pas toujours raison, que vous exercez le plus vieux métier du monde (eh oui!). Indispensable!



ISBN : 2-89037-908-6 • 18,95 \$ • 264 pages



ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

Bouddha et nous

LE MOINE ET LE PHILOSOPHE

Jean-François Revel et Matthieu Ricard
Nil, Paris, 1997, 405 pages

LE CULTE DU NÉANT

Les philosophes et Bouddha
Roger-Pol Droit
Seuil, Paris, 1997, 362 pages

« La France saisie par Bouddha! » C'est ainsi que le magazine *Le Point* titrait, de façon spectaculaire, dans son numéro 1280, un « grand dossier » sur le bouddhisme.

L'occasion en était la publication du livre *Le Moine et le philosophe* de l'essayiste, « philosophe » et éditorialiste Jean-François Revel et de son fils Matthieu Ricard. (Car Revel s'appelait Ricard dans une vie antérieure. A la fin des années 50, il opte pour ce patronyme bien à lui; autre signe de son « esprit indépendant » [voir la recension de ses mémoires, *Le Voleur dans la maison vide*, Plon, dans notre édition du 29 mars]. La raison de ce changement de nom? De mauvaises langues disent que c'était pour se dissocier de son père, qui avait eu, durant l'Occupation, des sympathies vichyssoises). Simultanément à la parution de ce livre père-fils fut lancé *Le Culte du néant*, de Roger-Pol Droit, philosophe et chroniqueur aux essais pour *Le Monde*, une étude philosophico-historique sur la perception du bouddhisme par les penseurs européens au dernier siècle.

Phénomène

En France, *Livres-Hebdo* révèle que parmi les doctrines non chrétiennes, le bouddhisme est celle qui suscite actuellement le plus d'ouvrages. Mais le phénomène d'édition n'est, comme toujours, que la pointe de l'iceberg. Roger-Pol-Droit rappelle que l'Occident a découvert le bouddhisme tardivement, vers 1820, et n'y a d'abord vu qu'un nihilisme inquiétant. En notre siècle, tout a changé. L'invasion militaire du Tibet en 1949, par la Chine, a entraîné la destruction de 6150 monastères, rapporte Ricard, et a fait fuir quelques moines. Plusieurs Occidentaux mieux informés ont alors adopté une autre perspective sur cette tradition de

pensée. Dans les années 60, l'attrait pour le bouddhisme s'est mué en engouement. L'assaut hippie de Katmandou participe de ce phénomène.

Le bouddhisme en Occident ne cesse de gagner des adeptes. En France, rapporte *Le Point*, il y aurait actuellement « 600 000 bouddhistes ». Au Québec, entre les recensements de 1981 et 1991, leur nombre a presque triplé, passant de 12 005 à 31 640.

S'attarder sérieusement au bouddhisme semble être devenu essentiel. Les questions fusent: en quoi cette pensée est-elle compatible avec les principes occidentaux? Pourquoi l'a-t-on surnommée le « culte du néant » au siècle dernier? Est-ce, du reste, une religion ou un courant de pensée? En quoi est-il compatible avec un certain esprit du temps? Questions auxquelles répondent les livres de Ricard et Revel et de Roger-Pol Droit.



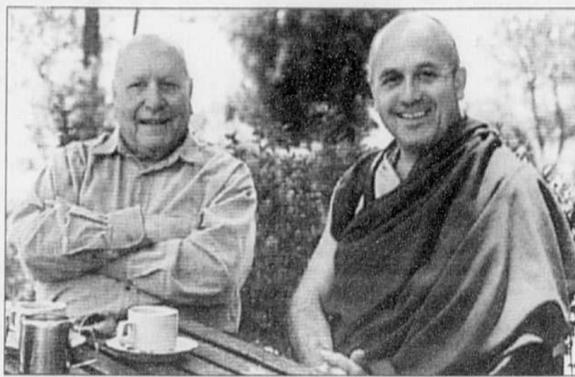
Antoine Robitaille

Le père et le fils

Le premier, qui consiste en une retranscription d'entretiens entre Ricard et Revel, s'avère non seulement instructif mais touchant. Les dialoguistes nous captivent puisque, sous le rationnel de la discussion,

une philia (amitié) les relie. Le père, rationaliste critique érudit, a une grande connaissance de l'histoire des idées en Occident. Il questionne, s'oppose, avec une pugnacité respectueuse. Le second connaît de l'intérieur et le bouddhisme et l'Occident. Après de brillantes études en génétique cellulaire auprès du Prix Nobel François Jacob, Ricard devient chercheur à l'Institut Pasteur. Surdoué, il a publié, à l'âge de 22 ans, *Les Migrations animales* (Robert Laffont, 1968). En 1972, il renonce à un prometteur avenir et s'installe en Asie. Il apprend le tibétain, devient moine auprès du maître Kangyur Rinpoche. Depuis, il a traduit plusieurs ouvrages sur le bouddhisme et est l'interprète du dalaï-lama en France.

Quelle rencontre intellectuelle! Au sortir de ce dialogue, on cerne mieux les rapports entre Occident et Orient. On a mis à l'épreuve nos préjugés sur le bouddhisme. A travers l'exploration des multiples thèmes qui s'imposent comme la réincarnation, la souffrance, la compassion, la méditation, etc., Revel compare la méthode scientifique occidentale aux croyances bouddhistes. Il pousse ainsi son fils à reconnaître la part d'irrationnel, de foi, qui comporte l'adhésion à cette



Jean-François Revel et Matthieu Ricard.

pensée. Ricard explique cependant que la foi bouddhiste n'exige pas l'adhésion à un dogme, accepté par « un acte de foi aveugle ». Il faut, dit-il, « redécouvrir par soi-même la vérité de ce dogme ». Foi sans révélation, sans dieu, procédant d'une démarche intérieure, d'une expérience spirituelle.

Ricard définit le bouddhisme comme « une tradition métaphysique dont émane une sagesse applicable à tous les instants de l'existence et dans toutes les circonstances ».

Le culte du néant

Davantage historique, l'ouvrage de Roger-Pol Droit vise à expliquer pourquoi « l'existence du bouddhisme [...] fut d'abord pour l'Europe comme un mauvais rêve. On crut à un culte du néant, paradoxal et horrible », alors qu'à notre époque, nous « considérons le bouddhisme comme bénéfique ou inoffensif, jamais comme inhumain et dangereux ».

La conclusion de Droit? Les Européens, en parlant de l'Asie, de la contestation de la hiérarchie brahmanique traditionnelle par le Bouddha, de la place du néant dans sa doctrine, de son athéisme, « ont parlé d'eux-mêmes, de l'ordre ancien du pouvoir en train de vaciller, du délitement de la métaphysique, de la mort de Dieu — du nihilisme qui venait ». Bref, le bouddhisme n'a été pour les Européens qu'un miroir déformant du XIX^e siècle et de ses inquiétudes.

En conclusion, Droit pousse même un peu plus loin sa réflexion en suggérant que la démonisation du bouddhisme

aurait elle-même mis au jour un dévoilement de la logique moderne qui allait mener, en notre siècle, aux horreurs nazies, totalitaires et environnementales.

Voilà qui explicite et concrétise une critique de la modernité occidentale souvent entendue mais trop souvent fumeuse. Du reste, mise en parallèle, la conclusion de Revel apparaît alors comme un complément. Il y affirme en somme qu'en Europe, l'engouement pour le bouddhisme nous révèle que l'Occident « a triomphé dans la science, mais n'a plus ni sagesse ni morale qui soient plausibles ». « La sagesse, conclut-il, ne repose sur aucune certitude scientifique et la certitude scientifique ne conduit à aucune sagesse ».

Revel avoue que l'exposé de son fils sur le bouddhisme ne l'a pas incité à une conversion. Comme directeur de conscience, il préfère Sénèque ou Epicure à Bouddha. Il se réjouit cependant du fait que l'Orient puisse nous proposer une sagesse.

Reste l'énorme problème de moi, d'ailleurs soulevé par le philosophe Luc Ferry dans *Le Point*. L'idée bouddhiste du « moi », qui, comme le répète Ricard, « n'existe pas », « est une illusion », « est à la source de tous nos maux », semble absolument incompatible avec les conceptions occidentales, modernes et postmodernes, de l'homme.

Bref, individualisme et bouddhisme sont-ils compatibles? Voilà qui inquiétera le dialogue Orient-Occident pour longtemps encore.
arobitaille@sympatico.ca

Individualisme et bouddhisme sont-ils compatibles?

MUSIQUE

Portraits de compositeurs

Circuit renoue avec sa mission

AUTO-PORTRAITS:

MONTRÉAL, L'APRÈS-67
Circuit - Revue nord-américaine de musique du XX^e siècle
Volume 8, n^o 1,
Presses de l'Université de Montréal
1997, 88 pages

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Après quelques flottements, notre revue haut de gamme de musique d'aujourd'hui semble renouer avec sa mission, susciter l'échange et le dialogue. Cette fois, ce sont six compositeurs qui prennent la parole — Michel Gonneville, Yves Daoust, Isabelle Panneton, Walter Boudreau, Serge Provost et John Rea, et un septième est évoqué par Sylvain Caron.

On remarque tout de suite l'éclectisme du choix des tendances esthétiques, mais on dénote deux manques qui auraient enrichi le numéro en potentiel de controverse: aucun texte des « actualistes » non plus que des « mélodistes indépendants ». S'il est néanmoins vrai que l'on reproduit un article de Michel Ratté, déjà paru mais que l'on n'avait pu lire dans son intégralité, un autoportrait d'un des pratiquants de ce courant aurait eu bien du poids, surtout en cette période de Festival de Victoriaville.

On y trouve aussi la réplique (cinglante) de Robert Normandeau à un des porte-parole d'alors des « mélodistes », Anne Lauber. Le comité éditorial aurait au moins pu faire mention du fait qu'Anne Lauber a depuis claqué la porte de cette association, réclamant plus de liberté de pensée et artistique que la stricte obédience au credo tonal (ou néo-modal) de plus en plus conservateur. En filigrane subtil, Sylvain Caron représente timidement cette tendance dans son apologie de Reynald Arsenault; ne soyons pas trop sourcilieux.

Modernité et postmodernité

Que retenir de ce numéro? D'abord, la magnifique conférence de John Rea sur les rapports entre la modernité et la postmodernité. Le texte est formidable, percutant et d'une intelligence par moments corrosive. Une bouffée d'air frais dans les dis-

cours sclérosés et, surtout, une porte ouverte vers la vraie discussion, la création et le dialogue tant des compositeurs que de leurs œuvres.

Il est intéressant de constater le ton de ces autoportraits. Chacun des auteurs reste sur des positions carrées. Boudreau sur sa technique, Provost sur son intellectualisme numérique, Gonneville sur son ouverture, sans prendre parti. Tout cela constitue une séance d'analyse qui camoufle mal le fait que d'autoportrait, il n'y a pas ici. Le texte un peu timide de Panneton répond plus à la « commande » et Yves Daoust tire bien son épingle du jeu. On sent un malaise chez ces compositeurs à utiliser l'écrit pour débattre et faire avancer « leur » cause » (sauf Boudreau qui a quelques réflexions caustiques intéressantes).

L'autre article qui mérite attention est le (malheureusement trop) court éditorial de Jean Lesage. A le lire, on a vraiment le goût que les compositeurs s'engagent davantage dans la discussion, comme au bon vieux temps de la Semaine de musique actuelle de 1961, comme leurs aînés — Mercure, Morel, Garant en tête — l'avaient fait. On tient un article qui met en appétit, et la marchandise n'est pas toujours livrée dans le numéro. On va s'attarder à suivre les prochains articles de Jean Lesage.

Magnifiquement illustrée, comme toujours, la revue garde son léché d'objet que l'on aime à tenir entre les mains, et auquel on aime revenir, je me répète, pour relire et relire encore *Postmodernité « que me veux-tu »* de Rea. Pour ne pas être en reste de ce qui se trame, lisez-le.



La seconda donna

MA VOIX ET MOI

Christa Ludwig
Les Belles Lettres/Archimbaud
Paris, 1996, 361 pages

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Petit livre curieux que cette pseudo-autobiographie de Christa Ludwig. La très grande dame du chant, celle qui s'appelle elle-même une *seconda donna*, nous livre ses impressions sur son art, son métier, sa carrière et les gens qu'elle a côtoyés, un peu en vrac, sans grande forme, mais avec un sens de l'à-propos et de la répartie parfois vitriolique, parfois coquin.

Une extrême lucidité

Quand un grand artiste parle, on prend la peine de l'écouter. Ce qui va amuser tous les inconditionnels de Christa Ludwig, c'est son extrême lucidité face à la manière dont elle a géré (pour employer une expression à la mode) son métier. L'acceptation ou le refus des rôles, les confrères, les grands chefs (Karl Böhm et Herbert von Karajan en tête), l'atmosphère des diverses maisons et compagnies d'opéra, les grands collègues (Elisabeth Schwarzkopf, Walter Berry — son premier mari —, Dietrich Fischer-Dieskau), les directeurs d'opéra (Liebermann ou Rudolf Bing)... la liste est longue des souvenirs de cette grande dame qui, jamais, ne tombe dans l'amertume, même si parfois on sent poindre un peu de déception.

Le décor est splendide qui part d'une maison bombardée en plein régime nazi (saluons le courage de l'artiste qui n'a pas peur de parler de ce sujet un peu tabou aujourd'hui) et passe par Hanovre pour arriver à Vienne et New York, des petits

théâtres ternes jusqu'aux horreurs de béton en passant par les magnifiques rouges et ors des classiques.

Grande lucide dans son appréciation des orchestres, elle nous fait comprendre encore mieux ce qui fait qu'un spectacle marche ou rate, et fait clairement la différence entre le disque et ce qui peut être rendu *dal vivo*.

En plus, Mme Ludwig ne se gêne pas pour parler des critiques, des bons comme des mauvais, c'est très instructif, et des composantes du public. Là-dessus, elle n'est guère tendre, avouant sincèrement que le public est généralement ignorant et ne connaît pas grand-chose. Il faut lire ses descriptions des festivals de Salzbourg ou de Bayreuth pour voir où va sa sympathie, et comment les artistes envisagent une représentation.

La grande dame ne craint pas les gens du parterre, qui posent pour la galerie et qui, selon elle, ne comprennent ni ne connaissent rien, mais s'effraie plus pour les redoutables places debout, où l'amoureux passionné (et fauché) de la musique ne se laisse pas passer des citrons pour des oranges.

A méditer aussi, les réflexions sur les différences entre l'opéra et le lied, qui enseignent comment la préparation pour ces deux activités est différente. Et aussi pour voir comment elle rit de sa paranoïa (inhérente aux chanteurs), parle de ses problèmes et de ses laryngologues. Oui, avec ce livre, on passe une jolie soirée, amusante et instructive, et qui nous rend encore plus nostalgique des apparitions de cette cantatrice d'une classe à part. Heureusement, avec le livre, vous pouvez écouter les disques.

VITRINE DU LIVRE POLITIQUE

AMÉRIQUE LATINE TOURNANT DE SIÈCLE

Sous la direction de Georges Couffignal
Éditions La Découverte
Paris, 1997, 189 pages

Le continent latino-américain est depuis une bonne décennie au centre de profonds changements politiques, économiques, sociaux et même religieux. Une quinzaine de chercheurs nous présentent le nouveau visage de ce continent. Selon eux, la démocratie s'est imposée partout, sauf à Cuba, mais elle repose sur « des fondations contradictoires ». Les Etats ont assaini leurs économies mais aucun « ne peut prétendre au statut d'économie émergente » au même titre que certains pays d'Asie. Le bouillonnement interculturel est tel que les peuples « vivent une double, une triple, une quadruple identité ». L'Église catholique, si présente, si puissante, est maintenant menacée par de nouvelles identités religieuses, dont le pentecôtisme. Malgré le regard neuf que pose ce livre sur le continent latino-américain, les vieux réflexes de l'anti-américanisme primaire sont tou-

jours présents, comme en fait foi le texte de Georges Couffignal sur le réveil de l'Amérique latine sur la scène internationale. L'auteur met l'accent sur les points de divergence avec les Etats-Unis, bifurquant les points de convergence. Malhonnête.

CEUX QUI VONT MOURIR DE FAIM

Sylvie Brunel
Éditions Le Seuil
Paris, 1997, 231 pages

S'il y a un ouvrage à lire par les temps qui courent c'est bien celui de Sylvie Brunel. Rejetant les vues érigées de certains écologistes qui affirment que la Terre est trop peuplée et qu'elle ne peut nourrir toute sa population, elle affirme au contraire que cette terre « pourrait nourrir une humanité bien plus nombreuse qu'aujourd'hui si la faim cessait d'être une tragédie banalisée ». Selon l'auteur, les famines actuelles sont le résultat de politiques restrictives de la part des nations occidentales ou de décisions conscientes de la part de certains dirigeants du Tiers-Monde. Ainsi, au su-

jet de l'Irak, elle démontre comment la famine et les misères du peuple sont organisées par le régime de Bagdad et qu'elles n'ont rien à voir avec l'embargo imposé par les Nations unies.

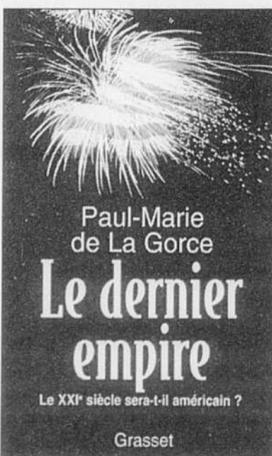
LE DERNIER EMPIRE

Le XXI^e siècle sera-t-il américain?
Paul-Marie de La Gorce
Éditions Grasset
Paris, 1996, 243 pages

Le propos de ce livre est de nous entretenir sur l'empire qui dirige présentement la planète, l'empire américain. Selon l'auteur, ce serait une hégémonie terrible qui ne permet à aucune autre puissance de la contester. C'est là l'opinion du Français Paul-Marie de La Gorce, observateur attentif des affaires internationales depuis des décennies et collaborateur au *Monde diplomatique* et à *Jeune Afrique*. Racontant l'histoire diplomatique des 50 dernières années, l'auteur écrit qu'il a prédit, avant tout le monde, les conséquences du schisme sino-russe, les ratés de la décolonisation, les effets de l'effondrement

de l'URSS. Maintenant, sous la coupe américaine, écrit-il, nous serions en plein Moyen Âge « avec l'empire qui le domine et les tempêtes qui se déchaînent autour de lui ». Un sacré visionnaire qui ne cesse de le rappeler au lecteur en soulignant continuellement « qu'il fallait être aveugle » pour ne pas voir ceci ou cela. Malheureusement, toute cette belle science ne l'empêche pas de déformer, de travestir la réalité comme ce chercheur américain sur la politique étrangère, Noam Chomsky, très connu pour ses analyses paranoïaques et simplistes. Entre autres choses, selon de La Gorce, l'Irak et la Serbie seraient victimes d'embargos américains aux conséquences inhumaines. Cela est bien sûr faux, comme le démontre le livre de Sylvie Brunel.

Jocelyn Coulon



Jocelyn Coulon



Les Miroirs infinis

de ROGER MAGINI

Le narrateur de cette sordide affaire nous entraîne dans d'obscurs chemins où l'amour s'est fait trahison. Qui est ce Wiseman qui l'a remplacé dans le cœur de Manhattan ? Il nous faut savoir. Voir. Côtéoyer cet homme sans nom jusqu'à l'ultime sacrifice, comme dans les mythes les plus terrifiants.

[Un roman] aussi solidement écrit qu'il est ingénieux [...]. Une machination délirante menée jusqu'au point final [...] avec la précision d'un fabuleux écrivain.

JULIE SERGENT, *Le Devoir*.

Roman, 96 pages, 16,95 \$

éditions de la
**pleine
LUNE**

JEU

numéro 81

Du *Vampire à la Nymphomane*, d'après le livret d'opéra de Claude Gauvreau, aux Coups de théâtre, aux 20 jours du théâtre à risque, en passant par le succès remporté par le Théâtre UBU à Avignon et à la remise du prix Europe à Robert Wilson,

JEU rend compte du théâtre qui se fait ici et ailleurs.

216 p., 130 PHOTOS, 14 \$ PLUS TAXES

En vente en librairie et aux Cahiers de théâtre *Jeu*
(514) 288-2808

Abonnements :
PERIODICA (514) 274-5468

De mèche avec le théâtre... depuis 20 ans !

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

L'écrasement de la mouffette

LA CONSCIENCE EN LIBERTÉ
APPRENTISSAGE DE L'ÉTHIQUE
ET CRÉATION DE CONSENSUS

Jean-François Malherbe
Fides, Montréal, 1997, 71 pages

LA PRATIQUE SOCIALE DE L'ÉTHIQUE

Sous la direction de Guy Giroux
Bellarmin, Montréal, 1997, 293 pages

VINGT ANNÉES DE RECHERCHES
EN ÉTHIQUE ET DE DÉBATS AU QUÉBEC
1976-1996

Guy Bourgeault, Rodrigue Bélanger et René Desrosiers
Cahiers de recherche éthique, n° 20
Fides, 1997, 144 pages

Comblant à sa manière le déficit moral laissé par la laïcisation éclair de la société québécoise et la spirale de l'inflation technologique, le champ de l'éthique a beaucoup gagné en ampleur récemment. En ampleur et en flou. C'est une explication à cette soudaine et inquiétante popularité que tente de donner Guy Bourgeault dans un long article du dernier numéro de *Cahiers de recherche éthique*, un numéro-bilan des vingt ans de la revue. M. Bourgeault y décrit comment on est passé en si peu de temps d'une morale traditionnelle inféodée au magistère ecclésiastique à une vision élargie de l'éthique et des règles de la conduite humaine. Il y suggère aussi que cette transition, source d'angoisse et de désarroi pour plusieurs, fut au fond un mal pour bien.

En fait, ce passage de la « morale » à l'« éthique » — terme moins connoté par la religion, plus « neutre » — s'est manifesté, bien sûr, dans les disciplines traditionnelles comme la philosophie et la théologie, et même dans des disciplines moins récentes comme le droit, la gestion, l'économie politique et la sociologie, mais davantage encore dans le dialogue de toutes ces disciplines. C'est qu'il a fallu aux bipèdes contemporains que nous sommes prendre acte de la mutation pluraliste de la société et du bris de l'alliance séculaire que l'éthique entretenait avec la science. La science moderne n'a plus le caractère contemplatif de la science classique, et l'éthique, qui autrefois pouvait prétendre surplomber l'esprit scientifique et le baliser naturellement, doit aujourd'hui composer avec une science proliférante, interventionniste, éminemment technicienne.

La bioéthique est un exemple particulièrement frappant des conséquences de cette nouvelle donne épistémologique. Par ailleurs, le glissement de la morale vers l'éthique est aussi marqué par le résultat de la prolifération des ordres professionnels, des codes de procédures et des règles de conduite. L'éthique est devenue une forme de régulation sociale des pratiques. Et cette régulation cache le flou dont je parlais tantôt. On veut bien vous indiquer ce que votre notaire, sur le plan de la déontologie, peut ou ne peut pas faire pour vous, mais personne ne va venir vous dire de ramasser la mouffette que vous venez d'écraser en roulant à toute vitesse avec votre auto.

Force de changement ou d'inertie?

Devenue à l'évidence une pratique sociale, l'éthique imprègne le climat contemporain. Une question surgit alors, et c'est celle que pose un ouvrage collectif comme celui publié sous la direction du politologue Guy Giroux et intitulé *La Pratique sociale de l'éthique*. L'éthique est-elle source de responsabilisation sociale ou, à l'inverse, ne servirait-elle pas à consolider le contrôle social que l'État exerce déjà de droit? Dans la première perspective, elle se confondrait avec la volonté des communautés les plus démunies de pouvoir politique et symboliserait leur désir d'échapper à l'emprise des appareils bureaucratiques et technocratiques. Dans la

deuxième, elle serait le signe d'un contrôle social croissant et aurait comme conséquence de limiter l'autonomie des citoyens.

Assez curieusement, toutes les contributions de ce recueil sauf une s'inscrivent dans la seconde perspective. L'exception est celle d'Yves Boisvert, un chercheur qui a publié deux essais sur la postmodernité. Le premier — *Le Postmodernisme* — fut traité en ces pages par votre humble serviteur. Je rappelle que pour M. Boisvert, le postmodernisme est le théâtre d'une importante mutation culturelle qui met en cause les rapports de l'individu, de la société et de l'État. Le pouvoir politique serait en train de se déplacer de l'État vers de nouveaux espaces publics issus de la société civile et appartenant aux membres de ses différentes communautés. Ces membres ou ces citoyens nouveau genre, aux allégeances plus immédiates mais également plus diverses, auraient la chance de développer des comportements plus responsables, c'est-à-dire plus éthiques. Comme participer à la vie de quartier. Ou comme ramasser la mouffette que l'on vient d'écraser avec son auto.

Le lien entre la postmodernité et l'émergence d'une nouvelle forme d'éthique peut être particulièrement fécond, et j'aimerais élaborer là-dessus par le biais d'un troisième ouvrage, tout petit mais d'une lecture éclairante et tonifiante: *La Conscience en liberté*, de Jean-François Malherbe, doyen de la faculté de théologie, d'éthique et de philosophie de l'Université de Sherbrooke.

Pour aller vite, disons que M. Malherbe tente de trouver une voie mitoyenne entre les lumières universelles de la raison et le pluralisme de la postmodernité. À cet égard, nous pouvons nous considérer comme des modernes désenchantés ou comme des post-modernes nostalgiques. On n'a qu'à regarder le tiraillement qui nous fait à la fois accorder notre confiance à la médecine scientifique et prêter notre curiosité aux médecines douces. Nous voudrions que nos enfants naissent entre les mains d'une sage-femme mais sous l'œil protecteur d'un obstétricien. En un mot comme en mille, la crise des valeurs est en nous.

Il ne s'agit pas de refuser ou, pire encore, de refouler l'héritage des morales traditionnelles, mais en même temps il faut faire en sorte de conférer à l'éthique le statut d'un événement décisif et créateur de sens pour l'individu, d'un lieu véritable de décision pour la conscience. Pour penser cette voie mitoyenne entre les morales héritées des modernes et l'éthique « événementielle » des post-modernes, Jean-François Malherbe propose les trois principes dialogiques que voici:

- le dialogue n'est pas possible avec un allocataire que l'on empêche de parler;
- le dialogue n'est pas possible avec un allocataire que l'on manipule;
- le dialogue n'est pas possible avec un allocataire à qui l'on ment. Ces règles sont incontournables, sauf à pervertir la conscience individuelle.

L'éthique est toujours éthique de l'action, car l'éthique sert à répondre à une question bête: quoi faire pour bien faire? Dans la voie mitoyenne proposée par M. Malherbe et à l'aune des principes dialogiques que je viens d'évoquer, la réponse à cette question est: fais ce que te recommande la morale dont tu es l'héritier, à moins que d'agir ainsi t'entraîne à transgresser l'un ou l'autre des trois principes dont le respect conditionne pragmatiquement la possibilité du dialogue. Mais voilà, de quel dialogue s'agit-il quand j'écrase une mouffette par inadvertance mais à l'aide d'une auto?

Faute d'espace, je passe sur plusieurs articulations importantes de la réflexion de M. Malherbe (dont une utilisation originale de la notion de jeu de langage chère à Wittgenstein), mais non sans ajouter ceci qui résume quelque chose de décisif: l'éthique s'apprend et cet apprentissage passe par l'acceptation que notre conscience puisse être troublée. Les décisions graves se prennent toujours dans la solitude, l'incertitude et la finitude. La conscience claire est une illusion. La conscience est toujours coincée entre l'enclume des situations particulières et le marteau des principes universels (ou censés l'être). De cela, je déduis que pour la mouffette l'auto est un principe universel.



Robert Saletti

MEILLEURES VENTES

Toutes catégories

1- *Maina*
Dominique Demers
Québec/Amérique

Romans étrangers

1- *L'idéaliste*
John Grisham
Robert Laffont
2- *Soie*
Alessandro Barricco
Albin Michel
3- *Une vie de chien*
Peter Mayle
Éditions Nil

Romans québécois

1- *Maina*
Dominique Demers
Québec/Amérique
2- *Quittes et Doubles*
Lise Bissonnette
Boréal
3- *Marie Mousseau 1937-1957*
Denis Monette
Éd. Logiques

Essais, documents

1- *Le Syndrome de Pinocchio*
André Pratte
Boréal
2- *Souvenirs de Monica*
Georges-Hébert Germain
Libre Expression
3- *La Revanche du pâté chinois*
André Montmorcency
Leméac

Formats poche

1- *Je mange donc je maigris!*
Michel Montignac
J'ai lu
2- *L'île des gauchers*
Alexandre Jardin
Folio
3- *L'Alchimiste*
Paolo Coelho
J'ai lu

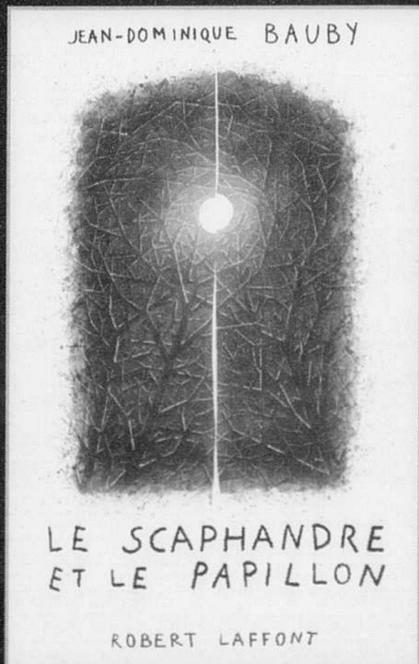
Jeunesse

1- *Garfield se prend au jeu*
Jim Davis
Dargaud
2- *Maina*
Dominique Demers
Québec/Amérique
3- *Prise d'otage à Disneyland*
Eric Wilson
Héritage

Relevé mensuel de l'Association des libraires du Québec

Robert Laffont

Jean-Dominique Bauby



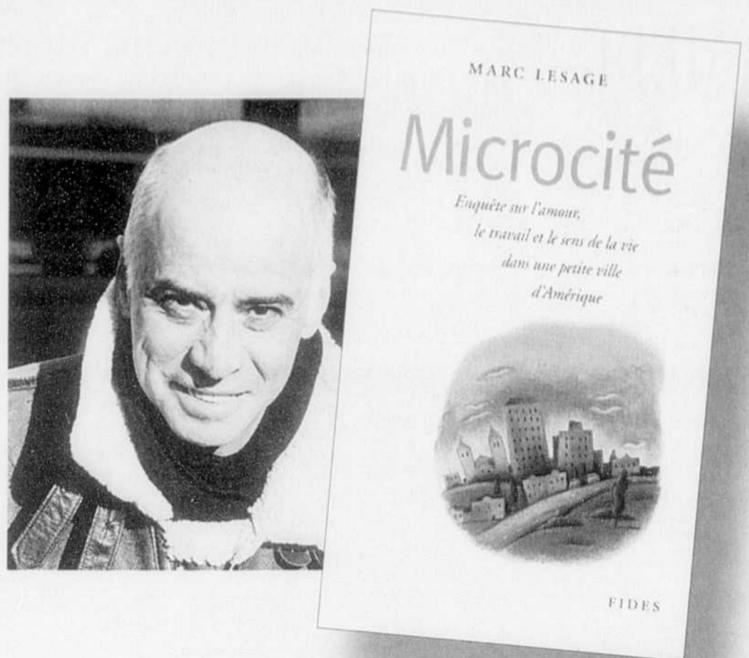
Le scaphandre et le papillon

Du jour au lendemain, Jean-Dominique Bauby, rédacteur en chef de *ELLE*, se retrouve avec comme seul contact avec le monde, un battement de paupière.

Il avait commencé un roman, il nous a donné ce livre.

NOUVEAUTÉS

ESSAIS



Marc Lesage
MICROCITÉ

Enquête sur l'amour, le travail et le sens de la vie dans une petite ville d'Amérique

Inspirée de la grande tradition sociologique américaine, l'école de Chicago, une étude de terrain qui se lit comme un reportage sur les mutations profondes de la société québécoise de 1940 à nos jours.

284 PAGES / 24,95 \$



Jean-Paul Jouary
et Arnaud Spire
SERVITUDES
ET
GRANDEURS
DU CYNISME
De l'impossibilité
des principes
et de l'impossibilité
de s'en passer

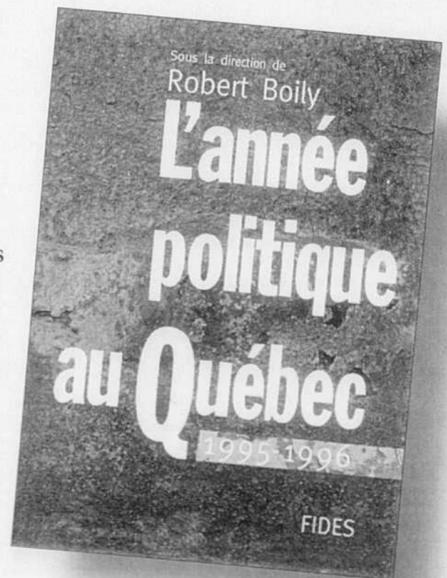
Une réflexion sur la longue histoire du cynisme depuis l'Antiquité qui apporte un éclairage étonnant sur les nouveaux enjeux et défis de la société.

272 PAGES / 19,95 \$

Sous la direction de Robert Boily
L'ANNÉE
POLITIQUE
AU QUÉBEC

1995-1996
Réalisée par des spécialistes de premier plan, une synthèse d'une année politique particulièrement complexe, celle de l'avant et de l'après référendum, celle de la transition de Parizeau à Bouchard, celle d'un État québécois qui hésite entre le maintien de l'État providence et le réformisme libéral.

240 PAGES / 29,95 \$



FIDES

En vente chez votre libraire

LE DEVOIR

À LA TÉLÉVISION

SAMEDI

NOS CHOIX

QUÉBEC PLEIN ÉCRAN
Anne-Marie Dussault reçoit Robert Lalonde.
Télé-Québec, 19h30

GRANDS REPORTAGES
Le triomphe des Craks. Une série de trois reportages, produits par Channel Four de Londres, racontant l'incredible aventure de la conquête du monde de la micro-informatique. La série s'annonce excellente.
RDI, 20h

SAMEDI C
William Faulkner. Un documentaire français de Marc Jampolsky nous plonge dans l'univers du grand auteur américain.
Télé-Québec, 20h30

L'HISTOIRE D'UN TSAR
L'histoire tragique du tsar Nicolas de Russie et de son impératrice Alexandra, depuis leur mariage d'amour jusqu'à leur assassinat en 1918, lorsqu'ils furent exécutés par les bolchéviques.
Canal D, 21h

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN



MON COUSIN VINNY
(4) (My Cousin Vinny) É.-U. 1992. Comédie de J. Lynn avec Joe Pesci, Marisa Tomei et Ralph Macchio. Deux jeunes collégiens accusés injustement de meurtre sont défendus par un avocat farfelu et sans expérience.
TQS 20h30

AUX YEUX DU MONDE
(4) Fr. 1991. Drame psychologique de E. Rochant avec Yvan Attal, Kristin Scott-Thomas et Marc Berman. Un jeune désœuvré qui a détourné un autocar scolaire pour aller rejoindre sa petite amie finit par s'attirer la sympathie des otages.
TQ 21h30

LE CHOIX DE NAVARRO
(4) Fr. 1995. Drame policier de N. Ribowski avec Roger Hanin, François Negret et Catherine Lachens. Un commissaire enquête sur l'assassinat d'une jeune prostituée qui était la maîtresse d'un gitan.
Canal D 23h

THE STORM WITHIN
(3) (Les Parents Terribles) Fr. 1948. Drame de J. Cocteau avec Jean Marais, Yvonne de Bray et Gabrielle Dorziat. Un jeune homme s'est épris de la maîtresse de son père et veut l'épouser.
CBC 23h30

Paule des Rivières

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
SRC	2 2 4 3 6 7 9 9 11 12 13	L'Arche de Noé	Branché Impact	Gros Plan / Philippe Noiret (12) Passion plein air	Le Téléjournal	Raison Passion / Marcelle Ferron	Simplement la vie	Hockey / Red Wings - Avalanche				Le Téléjournal	Les Nouvelles du sport (22:25)	Cinéma / LES VAISSEAUX DU COEUR (5) avec Greta Scacchi, Vincent d'Onofrio (22:45)	
TVA	4 5 6 7 8 9 10 11 13 40	Tournoi de quilles en équipes (16:00)	Vins et Fromages	Fleurs et Jardins	Le TVA	Cinéma / HUCK ET LE ROI DE COEUR (5) avec Chauncey Leopardi, Graham Greene		Cinéma / CROCODILE DUNDEE II (5) avec Paul Hogan, Linda Kozlowski					Le TVA / Sports / Loteries (23:44)	Cinéma / L'HOTEL NEW HAMPSHIRE (4) avec Jodie Foster (23:57)	
TOC	15 17 24 30 46	Albert, le Se moussquetaire	Il était une fois... l'espace	Skippy	L'Autre Côté de la lune	Québec plein écran / Robert Lalonde	Samedi C / William Faulkner	Cinéma / AUX YEUX DU MONDE (4) avec Yvan Attal, Kristin Scott-Thomas						National Geographic (23:16)	
IOS	2 4 16 30 35 49	Pub	Sans sens sûr / François Massicotte	Grand Journal (17:40)	Les Simpson	Cinéma / LE JEUNE EINSTEIN (4) avec Yahoo Serious, Odile Le Clezio		Cinéma / MON COUSIN VINNY (4) avec Joe Pesci, Marisa Tomei					Box Office (23:04)	Le Grand Journal (23:34)	
CBC	5 6	Cinéma / FLYING LEATHERNECKS (4) avec John Wayne, Robert Ryan (16:00)		News	Wayne & Shuster	Then Again	Hockey / Red Wings - Avalanche					Ocean World	Saturday Evening News	Cinéma / THE STORM WITHIN	
CIV	8 13	The Preakness		Newsline	Regional...	Entertainment Now	Dr. Quinn Medicine Woman	FX: The Series				Street Justice	CTV News	News	
ABC	8	Wide World of Sports		News	ABC News	Wheel of...	Jeopardy	Cinéma / CLEAR AND PRESENT DANGER (4) avec Harrison Ford, Willem Dafoe					News	Psi Factor	
NBC	22			ABC News	Pub	Star Trek: Deep Space Nine							Baywatch		
CBS	3 8	LPGA Golf Championship (16:00)		News	CBS News	Entertainment this Week	Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition	Walker Texas Ranger				News	Hercules	
NBC	5 10	Basketball / Séries éliminatoires (15:00)			NBC News	Home Improv.	All Star TV Censored Bloopers	The Pretender / Dernière						Pub	
PBS	33 57	Points North	Antiques Roadshow	The Lawrence Welk Show		Austin City Limits	Keeping Up... Manor Born	America's Scenic Rail Journeys	Cinéma / I VITELLONI (3) avec Franco Interlenghi, Franco Fabrizi						
ONT	6 24	Xena... (16:00)	Bugs and Tweety Show	News	Focus: Election	The Adventures of Sinbad	PSI Factor	Early Edition	Red Green	Ray Bradbury	Global News	Sat. Night Live			
TSN		Hockey / Coupe Memorial (16:00)				National Geographic	Cinéma / TOPKAPI (3) avec Melina Mercouri, Maximilian Schell	Conv. (22:05)	Cinéma / THE HONEY POT (3) avec Rex Harrison						
RDS						...Gamenight	Baseball / Dodgers - Expos						Sportsdesk		
TV5		Vins et...	Journal suisse	Pyramide...	Faut pas rêver	Journal FR2	Les Beaux Joueurs	Général. (21:10)	Bonjour cinéma	Avoir 16 ans	Journal belge	Signé / Fest. fr.	Courants (23:40)		
CF		Joy. Naufragés	Radio Enfer	Chair de poule	Les Sentinelles de l'air	Le Studio									
MP		Vox Pop	Cimetière CD	Fax	Box-office	Perfecto	ConcertPlus / Oasis: Unplugged	Musique vidéo	Bouge de là				Groove		
MM		VideoF. (14:30)	R.S.V.P.	MuchMegaHits	Fax	Spotlight	Start Me Up	Big Ticket / Intimate and Interactive with No Doubt					Fax	Spotlight	
SE		Les Vices de l'arène (16:20)		Opération Interception (17:50)		Le Secret de Bear Mountain (19:25)	L'Effaceur						Les Girls de Las Vegas (22:55)		
YTV		All Dogs Go...	Casper	Beasties	Shirley Holmes	Buffy the Vampire Slayer	Goosebumps	Are You Afraid of the Dark?	Dracula	Hidden City	Why TV?	Maniac...	PJ Katie's Farm		
RDI		Bul. de santé	Aujourd'hui	Branché	Jrnl du siècle	Monde ce soir	Cdn Moscou	Grands Reportages	Le Journal RDI	Entrée des...	Le Point final	Décision 97			
D		Cinéma... (16:35)	Monde et Mystères / Questions...	Samedi de rire	Animalier	Le Goût du monde / Corée	Zizi Jeanmaire... bouffes du nord	Nicolas et Alexandra				Bradbury (22:35)	Navarro		

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

DIMANCHE

NOS CHOIX

DÉCOUVERTE
La saison des amours dans l'Antarctique, lorsque les éléphants de mer vivent leur polygamie et les albatros rejoignent leur dulcinée de l'année précédente.
Radio-Canada, 18h15

BOUILLON DE CULTURE
Bernard Pivot consacre son émission aux plaisirs de la vie. Il sera question de bière, de fleurs, de confiture et autres petits bonheurs.
TV5, 20h30

THE ODYSSEY
Première de deux. Adaptation pour la télé de l'*Odyssée* d'Homère. Le cinéaste russe émigré Andreï Konchalovsky, qui vit aux États-Unis, réalise le téléfilm. Pourrait être intéressant.
NBC, 21h

CONCERT DE LA RIVIÈRE ROUGE
Pierre Therrien anime cette présentation d'extraits du spectacle ayant débuté deux heures plus tôt au Manitoaba, qui vise à recueillir des fonds pour venir en aide aux victimes des inondations de cette province.
Radio-Canada, 22h
(à la radio AM de Radio-Canada à 19h).

CINÉMA

AU PETIT ÉCRAN

L'ODEUR DE LA PAPAYE VERTE
(3) Fr. 1993. Drame de mœurs de T.A. Hung avec Tran Nu Yên-Khê, Lu Man San et Truong Thi Lóc. A Saigon, une jeune servante à l'emploi de commerçants passe au service d'un musicien dont elle est amoureuse.
TQ 20h30

VOYAGE AU CENTRE DE LA MÉMOIRE
(4) (Total Recall) É.-U. 1990. Science-fiction de P. Verhoeven avec Arnold Schwarzenegger, Rachel Ticotin et Michael Ironside. En l'an 2084, un ouvrier est pourchassé jusque sur la planète Mars par des agresseurs mystérieux.
TQS 21h30

MA FEMME EST UNE SORCIÈRE
(3) (I Married a Witch) É.-U. 1943. Comédie fantaisiste de R. Clair avec Fredric March, Veronica Lake et Cecil Kellaway. Un sorcier et sa fille reviennent pour se venger sur le descendant de leur bourreau.
SRC 22h45



JOSHUA, HIER ET AUJOURD'HUI
(4) (Joshua Then and Now) Can. 1985. Comédie dramatique de T. Kotcheff avec James Woods, Gabrielle Lazure et Alan Arkin. À l'occasion d'une crise familiale, un écrivain se remémore les étapes de sa carrière.
Canal D 23h

Paule des Rivières

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
SRC	2 2 4 3 6 7 9 9 11 12 13	Hockey / Rangers - Flyers (14:00)	Figures au soleil levant	Le Téléjournal	Découverte (18:15)	Juste pour rire / Les Meilleurs Moments		Beaux Dimanches / Sur la route des cantons		Le Téléjournal / Le Point (21:22)		Concert bénéfice de la Rivière Rouge	Période gratuite nationale (22:58) / Nouvelles du sport (23:06)	Cinéma / MA FEMME EST UNE SORCIÈRE (3) avec Fredric March	
TVA	4 5 6 7 8 9 10 11 13 40	Cinéma / LUCAS (4) avec Corey Haim, Kerri Green (16:00)		Le TVA	Chacun son tour	Drôle de vidéo		Cinéma / FORTRESSE (5) avec Christophe Lambert, Kurtwood Smith				Le TVA	TVA Sports (22:25) / Loteries (22:44)	Finances (23:20) / Pub (23:49)	
TOC	15 17 24 30 46	Cinéma / DOT ET LES CONTREBANDIERS (4) (16:00)	Graines de champion	Pignon sur rue	Médecine approuvée	En pleine nature	Plaisir de lire	Cinéma / L'ODEUR DE LA PAPAYE VERTE (3) avec Tran Nu Yên-Khê, Lu Man San					Cinéma / BETTY (3) avec Marie Trintignant, Stéphane Audran (22:17)		
IOS	2 4 16 30 35 49	Pub	Pas si bête que ça!	Grand Journal (17:40)	Artiste au menu / Natalie Choquette	Rumeurs	Mea culpa 100 Limite (4/4)	L'Heure JMP		Cinéma / VOYAGE AU CENTRE DE LA MÉMOIRE (4) avec Arnold Schwarzenegger, Rachel Ticotin		Le Grand Journal (23:25)	Elle écrit au meurtre (23:55)		
CBC	5 6	Hockey / Rangers - Flyers (14:00)	Music Works	Street Cents	World of Disney	Undercurrents	Mr. Bean	Red River Relief Concert				Sunday Report	Venture (22:26)	Sunday Night (23:37)	
CIV	8 13	NBA Basketball / Séries éliminatoires (15:30)		Newsline	Family Play.	Home Improv.	Men ...Badly	Murphy Brown / Dernière	Cybill / Dernière	Special Presentation / The Odyssey (1/2)			CTV National News	Nightline	
ABC	8	GTE Byron Nelson Golf Classic (16:00)		News	ABC News	America's Funniest Home Videos	World's Most Daring Rescues	Cinéma / DISCLOSURE (5) avec Michael Douglas, Demi Moore					News	Pub	
NBC	3 8	LPGA Golf Championship (16:00)		CBS News	Mad About You	60 Minutes	Touched by an Angel	CBS Mini Series / True Women (1/2)					News/Seinfeld	...Limits (23:45)	
PBS	5 10	NBA Basketball / Séries éliminatoires (14:30)		Pub	NBC Nightly News	Dateline NBC	3rd Rock from the Sun / Dernière	Special Presentation / The Odyssey (1/2)					Viper	News	Extra... (23:35)
ONT	33 57	Adam Smith	On the Waterways	In the Wild / Galapagos Islands	Wild World	Naturescene	Nature / The Crater Lions	Masterpiece Theatre / Prime Suspect: The Lost Child	Mystery! / Memoirs of S. Holmes				Cinéma / THE CARDINAL (4) avec Tom Tryon		
TSN		Upstairs (16:00)	Health Week	Travels Europe	...Across Am.	Financial Future	All Creatures Great and Small	Leonard Bernstein's New York	Great Performances						
RDS		Ace Ventura	Bugs and Tweety Show	News	Sportsline	60 Minutes	3rd Rock from the Sun / Dernière	The X-Files / Dernière	The Outer Limits / Dernière				News	Sportsline	
TV5		Polka... (16:20)	Sharon, Lois... Wildside	Inquiring Minds	Journeys	Lonely Planet	Archaeology	Hamish Macbeth / Big Freeze - West Coast Story	Crackers (21:40)	View from Here			Allan Gregg	Dialogue	
CF		Hockey / Coupe Memorial (16:00)											Sportsdesk		
MP		Monde (15:30)	Journal suisse	Déjà le retour	L'École des fans / Jeu TV5 (18:45)	Journal FR2	Bons Baisers d'Amérique	Bouillon de culture	7 sur 7 (21:35)			Journal belge	Signé / Jeu TV5	Strip... (23:25)	
MM		Joy. Naufragés	Ma sorcière...	...petite peste	Les Intrépides	Les Sentinelles de l'air	Le Studio								
SE		Week-end / Reine et SS: 30 ans de musique au féminin / Se poursuit jusqu'à lundi, 17h00. (13:00)													
YTV		1 Hit Weekend / Se poursuit jusqu'à mardi, 12h00. (16:00)													
RDI		Drôles de combines (15:40)	Carmilla (17:55)		Astérix et les Indiens		Jeux de pouvoir		Relations d'affaires						
D		Mr. Magoo	Yogi Bear	Charlie Brown	Beatrix Potter	My Hometown	Flipper	Little House	Heartbeat...	Rough Guide	The Hit List	Dunk Street	Super Dave...		
		Jrnl du siècle	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Horizons...	Griffe	Monde ce soir	La Facture	Grands Reportages	Le Journal RDI	Scully RDI	Point de presse	Second Regard	Le Téléjournal	La Facture
		Biogr. (16:00)	Zizi Jeanmaire... bouffes du nord	Samedi de rire	Animalier	20e Siècle / Télévision en direct	Mystères de la Bible / Roi David	Biographies / Thomas E. Edison	Concerts Jazz: Holly Cole trio					Cinéma / JOSHUA, HIER... (4)	

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

LES ARTS

LES PETITS BONHEURS

Le cheminement d'un écrivain

CARSON MCCULLERS

Un cœur de jeune fille
Josyane Savigneau
Le Livre de poche
Paris, 1997, 508 pages

de du mal. Elle finira sa vie paralysée, ne réussissant à écrire qu'à la suite de persistants efforts.

C'est en 1940 que paraît *Le Cœur est un chasseur solitaire*. Le succès aux États-Unis est foudroyant. L'Angleterre tardera à la reconnaître. Du jour au lendemain, elle est tenue pour un auteur important. Reeves en prend ombrage. Ses tentatives d'écriture font long feu. Il boit de plus en plus, quitte l'armée, la réintègre, s'éloigne de Carson, la rejoint. Ils finiront par divorcer.

Un récit exemplaire

Lorsque paraît *Reflète dans un œil dor*, l'année suivante, l'accueil est plus froid. On comprend mal aujourd'hui cette réception tellement ce récit nous paraît exemplaire. Écrit en deux mois, il dépeint la vie dans une garnison. «Une garnison en temps de paix est un lieu monotone», telle est la première phrase de ce texte envoûtant. Des esprits puritains reprochèrent à Carson McCullers d'avoir mis en scène un voyeur. On était encore sous le choc du *Sanctuaire* de Faulkner. Que l'auteur soit une femme dérangeait encore plus.

Quand, en 1946, elle publie son troisième roman, *Frankie Addams*, sa réputation d'écrivain majeur ne fait plus aucun doute. Reeves est aux armées. Les ex-époux s'échangent une correspondance nourrie. Il combat en Normandie, elle se démène comme elle peut avec la maladie, écrit, et finit par redevenir amoureuse de celui qui devient peu à peu son héros.

Is ne tarderont pas à s'épouser de nouveau, à cause surtout de l'insistance de Reeves. Il lui parle sans cesse de la France, de la vie qu'ils pourraient y avoir, écrivant chacun de leur côté. «Il est certain, écrit Josyane Savigneau, qu'ils se sont mutuellement blessés, et qu'à l'aune de la représentation du bonheur conjugal — mais est-ce le seul critère d'intensité d'une vie? — leur relation fut une alternative de brèves euphories irréalistes et de longs désastres trop réels.» Le séjour français se termina lamentablement. Reeves, qui évoquait fréquemment l'éventualité de son suicide, aurait même proposé à Carson de s'enlever la vie avec lui. Est-ce vrai? Nous ne le saurons jamais.

C'est en France, quelques années plus tard, que Reeves commettra le geste irréversible. Les adversaires de Carson lui imputeront une partie de la responsabilité de ce geste. Elle n'aurait pas compris la valeur de son compagnon. Josyane Savigneau souligne avec raison: «Si un écrivain est bien quel qu'un qui écrit envers et contre tout, Carson McCullers, cette femme malade, paralysée, alcoolique, dépressive, était un écrivain, et Reeves ne l'était pas.»

Le livre de Josyane Savigneau nous permet d'entrer dans un univers traversé

par toutes les fureurs. Carson McCullers n'était pas facile à vivre — on la détestait parfois avec une conviction féroce — mais elle était animée par l'urgence de vivre et d'écrire. Elle a été l'amie de Tennessee Williams, de Henry Miller, elle a côtoyé Truman Capote et Gore Vidal. Son œuvre peu abondante contient peu de scories. On ne peut pas l'aimer modérément tellement elle est un écrivain de paroxysmes. La lecture de cette biographie devrait normalement mener à la fréquentation des *Romans et nouvelles* publiés dans la collection «La Pochothèque» du Livre de poche. Satisfaction garantie, comme disent les boutiquiers.

On a longtemps cru qu'elle était venue dans la grande métropole pour parfaire des études de piano. Rien n'est moins sûr. On sait maintenant qu'elle voulait dès lors écrire.

Elle enverra des nouvelles à des magazines, la plupart du temps sans succès. Elle épousera un ami d'enfance, Reeves McCullers. Ensemble, ils rêvent de devenir écrivains. Il est soldat, envisage de futurs séjours européens. C'est un velleitaire, plus à l'aise dans les palabres que dans les réalisations. Tous les deux boivent jusqu'à plus soif.

La santé de Carson est déjà préoccupante. Elle souffre depuis l'adolescence de rhumatisme articulaire. Or les médecins n'ont pas décelé la sour-



Gilles Archambault

I n'est pas superflu pour un biographe d'avoir pour l'écrivain qu'il nous présente un sentiment proche de l'admiration. Josyane Savigneau collabore aux pages littéraires du *Monde*. On lui connaît une excellente biographie de Marguerite Yourcenar. Le livre qu'elle consacre à la grande romancière sudiste, documenté à l'envi, est presque une apologie.

La première cible de Josyane Savigneau est sans conteste Virginia Spencer Carr qui publia en 1975 *The Lonely Hunter*, biographie monumentale de Carson McCullers, menée par une justicière, prête à accuser son auteur de tous les torts imaginables. Comme figure idyllique, on peut certes trouver mieux que Carson. Fantastique, volontiers arrogante, désarçonnante, consommant l'alcool plus qu'il n'est raisonnable. Pour s'être trop attachée à des détails, Mme Carr oublie l'essentiel, les romans.

Le mérite premier de Josyane Savigneau est sans doute d'avoir compris l'importance des romans, leur bouleversante actualité. Qu'elle retrace un nombre incalculable de petits faits, qu'elle succombe parfois à un certain psychologisme ne fait rien à l'affaire. Sa biographie est avant tout un hommage à un écrivain que le grand public ne connaît pas suffisamment. Même les adaptations cinématographiques n'ont pas drainé un nombre acceptable de lecteurs. Avant la biographie de Josyane Savigneau, l'auteur francophone ne pouvait compter que sur l'attachant essai de Jacques Tournier, *Retour à Nayack* (Seuil), à qui au reste notre biographe adresse au passage quelques reproches tout en le remerciant à la fin de l'ouvrage.

Une entreprise de passion

Que cette biographie soit une entreprise de passion ne fait donc pas l'ombre d'un doute. Carson McCullers de son vivant, de toute manière, ne laissait personne indifférent. Elle se faisait des amis et les perdait à une vitesse époustouflante. Elle a été mariée deux fois avec le même homme, a connu des amitiés féminines. S'agissait-il de liaisons véritables? On ne le saura jamais.

Compte bien davantage le cheminement d'un écrivain qui quitte son Sud natal pour New York. Le jour de son arrivée, elle se fait voler son argent dans le métro. Pour subsister, elle accepte une succession de petits emplois dont elle s'occupe si mal qu'on finit toujours par la licencier au bout de quelques jours.

On a longtemps cru qu'elle était venue dans la grande métropole pour parfaire des études de piano. Rien n'est moins sûr. On sait maintenant qu'elle voulait dès lors écrire.

Elle enverra des nouvelles à des magazines, la plupart du temps sans succès. Elle épousera un ami d'enfance, Reeves McCullers. Ensemble, ils rêvent de devenir écrivains. Il est soldat, envisage de futurs séjours européens. C'est un velleitaire, plus à l'aise dans les palabres que dans les réalisations. Tous les deux boivent jusqu'à plus soif.

La santé de Carson est déjà préoccupante. Elle souffre depuis l'adolescence de rhumatisme articulaire. Or les médecins n'ont pas décelé la sour-

Carson McCullers

In cœur de la jeune fille



LIVRES ET MÉDIAS

Télé. À *Plaisir de lire*, présentée sur les ondes de Télé-Québec, en reprise, Danièle Bombardier reçoit, demain, à 20h, Dominique Demers. Robert Lalonde parle de ses lectures préférées. Mercredi soir, à 22h, l'animatrice reçoit Fernand Ouellette et la cinéaste Anne-Claire Poirier.

Radio. Aujourd'hui à midi et demi, sur les ondes de CIBL, Robert Chartrand reçoit Jacques Parizeau pour son livre *Pour un Québec souverain*. En direct de la librairie Gar-

neau, rue Fleury.

Demain, sur les ondes de CISM (98,3 FM), Robert Laplante recevra dès 15 h Jean Benoît Nadeau qui présentera son guide *Travailleur autonome*.

Lundi, sur les ondes de Radio Centre-Ville (102,3 FM), 14h, Marc de Roussan reçoit le bédéiste Jean Lacombe qui parlera de son dernier livre *Un loup pour l'homme*. Eric Pascheco fera le point sur les différents mangas disponibles sur le marché.

ARTS VISUELS

Des apparences instables

Quand les œuvres sont générées par une connaissance de l'histoire de l'art et de ses procédés

OVER + FLUFF

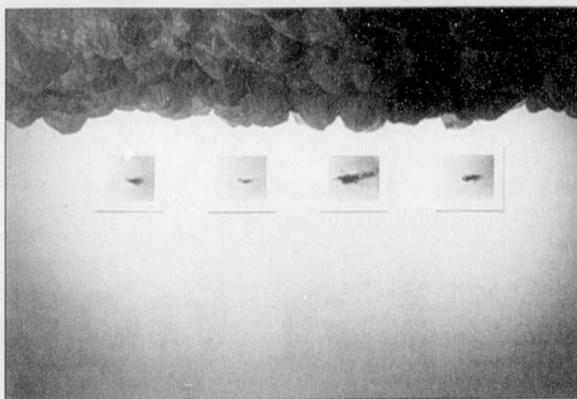
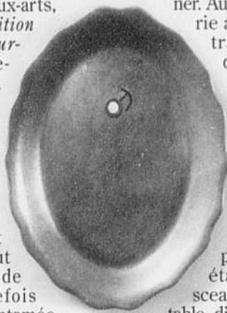
Karilee Fuglem
Articule, 4001, rue Berri, espace 105
Jusqu'au 25 mai

BERNARD LAMARCHE

On a parlé fréquemment en ces pages du travail de Karilee Fuglem. Avaient été couvertes ses œuvres à la Galerie Samuel Lallouz l'été dernier — *Je vous connais*, un troublant mur de latex agité d'une insistante respiration —, et plus récemment le mur boursoufflé à Optica — *Nothing Between*. L'artiste remet ça dans le petit espace de la galerie Articule, en brouillant d'assez belle manière notre rapport à standardisation de l'architecture. Avec *Over*, détournant efficacement la linéarité de l'architecture neutre des espaces de galerie, l'artiste accroché très bas au plafond de la galerie une myriade de sacs de plastique blanc, formant ainsi un inquiétant nuage de matière au-dessus de nos têtes. Toute la surface du plafond est couverte, ce qui ne laisse aucun indice de spatialisation autre que celui, imprécis, de ce «plafond bas», pour reprendre une métaphore météorologique populaire. C'est bien ce que suggère cette cotonneuse suspension.

Avec cette nouvelle œuvre, Fuglem reprend à son compte une vieille proposition de Marcel Duchamp qui en 1938 avait suspendu 1200 sacs de charbon au plafond de la Galerie des beaux-arts, à Paris, pour l'*Exposition Internationale du Surréalisme*. L'effet recherché par Fuglem n'est pas très loin de celui que Duchamp établissait alors, à savoir une modification sensible du contexte d'exposition voulant déstabiliser volontairement le spectateur. On peut voir que l'efficacité de ce dispositif autrefois subversif n'est pas entamée.

Au mur, non moins étranges, Fuglem accroché quatre images, sensiblement semblables si l'on en reste éloigné, mais dont le principe de différence se dévoile au fur et à mesure qu'on s'en rapproche. Dans *Fluff*, ce qu'on lisait comme des prises de vues de nuages, se rapprochant du thème de l'installation, se révèle être, sauf pour une image, des photographies de mousses sur fond blanc, à la fois poussières, insectes et nuages. Encore ici, Fuglem parvient à tromper suffisamment nos sens pour qu'on soit sous le coup d'un charme indéniable. À expérimenter.



Over + Fluff, de Karilee Fuglem, installation.

ARCHIVES LE DEVOIR

PAYSAGES URBAINS

Denis Pellerin
Galerie Eric Devlin
460, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 403
jusqu'au 24 mai

Décidément, depuis un moment, le galeriste Eric Devlin semble faire alterner des expositions à saveur plus contemporaines avec d'autres qui prennent leurs sources directement dans les années soixante. Avec Erwin Regler, en février dernier, la très proche parenté de cette production avec celle d'Anthony Caro, le sculpteur dont il a été l'élève, pouvait étonner. Au même moment, la galerie accueillait les autportraits d'Yves Bouliane, dont la facture, encore plus ancienne, n'était pas sans faire penser aux débuts de l'abstraction en peinture, avec son traitement vaguement constructiviste. Si, à l'intérieur du créneau très restreint que Regler s'imposait, ses œuvres étaient marquées par le sceau d'une qualité indiscutable, difficile de lui accorder la note de passage pour ce qui est de l'actualité des propositions en sculpture. Très ancrées dans les belles années de la nouvelle sculpture britannique, ces amoncellements travaillés de métal n'en sortaient toutefois pas.

C'est le même phénomène qui se produit avec les nouvelles œuvres de Denis Pellerin. Pour les toutes dernières, datées de 1996, le peintre devient colleur. Toutes les œuvres de la principale salle de la galerie ont en commun une pratique du collage caractérisée par l'application, en strates très serrées, de découpures d'affiches publicitaires. En ce sens, ces collages font directement penser, sans l'anarchie qui motivait ces artistes, aux

œuvres de Jacques de Villeglé ou de Raymond Hains, de cette tendance singulière du Nouveau Réalisme que formaient les affichistes, aussi connus sous le nom des décollationnistes. Cette pratique visait à décoller des affiches superposées sur des panneaux ou des palissades pour les réinscrire autrement. Bien sûr, les légations d'affiches sont moins tapageuses chez Pellerin que chez ces derniers, mais la nature de ses interventions et l'aspect général que prennent ses œuvres nourrissent le rapprochement.

À la différence que le découpage en question est plus proche de ceux de Matisse, plus occupé à définir des silhouettes précises. Si on peut y trouver une métaphore archéologique au sein du feuilleté qui se laisse découvrir, celle-ci reste toutefois bien mince, étant donné l'économie de détails qui se laissent voir. Si cette dématérialisation de l'objet d'art et cette appropriation du quotidien laissent les traces de références claires et rassurantes — l'affiche, les couleurs vives, de rares mots reconnus, stratégiquement placés — il n'en demeure pas moins que de cette production se dégage un parfum passéiste. Ces amas d'affiches, s'ils ne sont pas désagréables à la vue en vertu de ces lieux facilement reconnaissables que sont les affiches, sans la portée politique ou même poétique des modèles approchés, restent à un niveau passablement décoratif, parce que sans mordant.

PLEASURE VISION

Anette Larsson
Galerie La Centrale
460, rue Sainte-Catherine Ouest,
Local 506
Jusqu'au 1er juin

La sélection d'œuvres présentées à La Centrale a récemment joui d'un heureux redressement. La qualité

des expositions, qui laissait passablement à désirer ces derniers mois, donne des signes d'une vitalité qu'on commençait à ne plus attendre. Avec l'exposition précédente, *Exquisite duplicities/Indelicacies*, gracieuseté de la commissaire Sylvie Fortin, on atteignait sans conteste un niveau de qualité inégal depuis belle lurette dans cette galerie. Fait réjouissant, les œuvres d'Anette Larsson, réunies jusqu'au 1er juin sous le titre *Pleasure Vision*, dépassent encore d'un cran cette proposition.

Deux séries d'œuvres vous attendent, qui tendent toutes deux l'appât de la séduction. Dans les deux cas toutefois, les œuvres explorent les possibilités de l'autoérotisme qu'elles exploitent, afin d'en déstabiliser les registres, en les conjuguant avec d'autres types de manipulations du corps, davantage cliniques. *Naturalwear*, ironique, présente une série d'assiettes au mur, percées d'un judas qui laisse passer le regard jusqu'à autant d'écrans vidéo. Sur ces écrans, en boucle, on peut apercevoir différentes manipulations du corps féminin.

Parfois sensuel, parfois clinique, le corps est ici montré comme site de plaisirs solitaires et aussi de douleur associée à la maladie. Oscillant entre l'image d'un sein caressé ou examiné, une des bandes condense deux extrêmes du spectre des sensations associées au toucher. Une de ces bandes montre les manipulations curieuses, perplexes ou affectueuses d'un objet qu'on reconnaît comme une prothèse mammaire de silicone. Montrant à la fois la fascination, le pouvoir et l'érotisme associé au sein, l'artiste en expose aussi le douloureux revers.

Bien que le recours au jeu des *peep holes* représente désormais un certain classicisme en art contemporain, l'utilisation qu'en fait Larsson est judicieuse. Les judas mènent au corps le regard voyeuriste, mais ils impliquent ici le découpage du corps en fonction de ses capacités érogènes, un démemberment potentiellement érotisant, mais inversement dévastateur lorsque forcé par la maladie.

Au mur, des boîtes lumineuses ne s'éloignent qu'en apparence de ces zones de l'autoérotisme féminin. Le corps photographié est sujet à diverses manipulations qui le rendent désirable tant comme objet représenté, grâce à ses propriétés sculpturales, que comme objet manipulable et malléable.

Ici, de la même façon que pour l'installation vidéo (ou en écho à cette dernière?), on lit certes le corps comme site d'un travail photographique mais davantage comme le lieu d'un dédoublement, aux prises avec l'ambivalence du toucher et le piège de la fabrication médiatisée du désir. La teinte bleutée qui laisse filtrer l'icongraphie instable du corps contribue à cet effet plastique. A ne pas manquer.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Les 6 à 9 ans sont gâtés

Héritage, coll. Carrousel
1997, 62 et 44 pages

GISÈLE DESROCHES

Is se sont tous réveillés en même temps ou presque. Les éditeurs ont vite appris à calculer. Et à faire des études de marché. D'un côté, les albums sont trop onéreux à produire, mais de l'autre l'enthousiasme des jeunes lecteurs ne se dément pas. Et le format des mini-romans les attire comme une promesse de devenir grand. Résultat: sur le marché québécois, on trouve maintenant plusieurs collections de petits romans conçus pour les 6 à 9 ans. Et il en vient d'autres.

Dire que la collection Premier Roman de la courte échelle avec son public cible de 7/10 ans, a fait longtemps cavalier seul! Elle a finalement plus ou moins imposé sa recette: petit format, gros caractères, typo aérée, illustrations abondantes, phrases courtes, etc. Les collections Maboul (Boréal) et Carrousel (Héritage) offrent des produits tout à fait concurrentiels qui ont le mérite d'ajouter de la variété aux genres déjà consacrés. La fantaisie est à l'honneur partout. Et la qualité est au rendez-vous.

Caroline Mérola, l'illustratrice de bandes dessinées, fait ses premiers pas comme auteure chez Maboul. *Le Trésor de la souris* et *Le Petit Géant* font des aller-retour entre le conte tra-

ditionnel et la réalité. Margot, la petite héroïne de sept ans, ne fait pas une différence nette entre le monde où elle vit et les immenses possibilités de l'imagination. Elle passe de l'un à l'autre, enfle des bottes de sept lieues, prend son goûter dans la maison de géants, surprend la souris bleue censée troquer sa dent perdue contre une surprise, affronte le chat botté, etc. Le résultat est rafraîchissant et stimulant. La troisième aventure de Billy Bob l'est tout autant: *Le Chevalier mangeur de mouches* consacre le duo Chauveau-Simard. Les aventures de Billy Bob sont presque de la bande dessinée, on dirait un scénario de dessin animé. L'action y est enlevée, l'histoire éclatée et tordante. On ne s'encombre pas de détails, rien n'est impossible: une boîte de conserve qui parle, une princesse enragée qui refuse d'embrasser le chevalier, un dragon qui crache du popcorn. On s'amuse ferme.

Quant à la collection Carrousel, elle accueille ce printemps deux «illustres» illustrateurs: Marie-Louise Gay et Stéphane Poulin, ainsi qu'un ex-illustrateur converti au texte: Gilles

Tibo. Il faut dire que la participation est alléchante: les illustrations de ces miniromans sont en couleur et leur facture est particulièrement attrayante. Les quatre nouvelles parutions sont charmantes. Mastok et Moustik situent son action 100 000 ans avant la télé, ce qui en fait toute l'originalité. Imaginez deux frères qui se réveillent un beau matin dans une caverne. Des peintures rupestres les renseignent sur l'absence de leurs parents et sur la nécessité de se débrouiller seuls pendant deux lunes. A pas de souris célèbre les départs en vacances familiaux et leurs embûches. Le Beur de doudou traite avec beaucoup de délicatesse et un brin de poésie de jumelles non identiques qui cherchent leur identité. Quant à Chouquette et son petit papa, mon préféré, s'il en faut un, est le récit tout mignon, drôle et fofochon d'une petite fille qui se sent responsable de son papa, un peu gaga d'avoir passé son enfance dans les jupes de sa propre mère. Oui, les 6/9 ans sont gâtés. Ils ont de vrais choix littéraires. Des livres qui leur ouvrent la porte d'un univers si vaste qu'on a encore plaisir à s'y perdre à mon âge!

CAROL LAVOIE

Figure-toi mon amour

Jusqu'au 27 mai

Espace 524

372, rue Ste-Catherine Ouest, Montréal, Québec
Horaire: jeudi à dimanche incl., 12 h 00 à 18 h 00

MICHEL PIMPARÉ À RIVIERE-DU-LOUP

jusqu'au 18 juin 1997

Galerie d'art le Goéland: *Œuvres récentes inédites*
Musée du bas St-Laurent: *Migration*

Partenaire: Ministère de la Culture et des Communications

CIRCA

SARLA VOYER

ET SON INVITÉ

Michel Goulet

Vernissage le samedi 17 mai 1997 de 15h à 18h

JUSQU'AU 28 JUIN 1997

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél.: 393-8248
du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Tous au SIDIM

Les temps sont durs et on a craint pour sa survie, mais le revoilà, ces 22, 23 et 24 mai: le méga-show de design annuel, le seul qui compte, le seul qui éblouisse, le seul qui informe vraiment sur ce qui se fait de beau et de nouveau. Le Salon international du design d'intérieur de Montréal en est à «une étape de consolidation plus que d'expansion», juge sa fondatrice Ginette Gadoury. La présence internationale est faible cette année mais, se félicite-t-elle, «les échanges de services et de dialogues entre les diverses disciplines n'ont pas cessé de se multiplier, et ça aussi c'est important». Au SIDIM 97, de nouveaux partenaires entrent dans la danse, comme les métiers d'art consacrés à l'aménagement et aussi l'architecture. On retrouvera les classiques, tels les kiosques occupés par la crème des designers québécois et leurs créations. En tout, 300 exposants sur 15 000 m², avec diapos, films, conférences. Destiné d'abord aux professionnels, d'où sa haute tenue, le SIDIM s'ouvre au public à la Place Bonaventure le vendredi de 15h à 20h et le samedi de 10h à 19h.

Lacasse aime le design

Selon Ginette Gadoury, «les gens de Lacasse sont sensibilisés au design. Et d'ailleurs, leur présence au SIDIM n'a cessé de grandir». Cette année, en plus de faire partie des exposants, Lacasse commande l'événement Le Business, un café-carrefour de 550 m² dans lequel une quinzaine de compagnies spécialisées dans l'aménagement de bureaux présentent leurs réalisations, en vrai comme sur diapos, et en discutent. Depuis trois ans, Lacasse offre aux étudiants des stages en entreprise et s'implique aussi dans l'organisation d'un concours destiné aux finissants en design industriel de l'Université de Montréal. La compagnie soumet des thèmes, et les deux gagnants ont la chance de voir leur projet fabriqué chez Lacasse en grandeur réelle.

Les Lacasse sont même allés jusqu'à inclure un designer, Pierre Martin, dans leur grappe industrielle de Saint-Pie: selon ce principe et comme chaque fois qu'une nouvelle usine est créée, ils ont donné à Pierre Martin les moyens de lancer et de diriger Synergic, une usine de sous-traitance qui conçoit et produit des systèmes de division de locaux à bureaux.

Tandis que Réal continue sagement de s'occuper des ventes, comme il l'a toujours fait, et que Réjean, l'homme de la technique, se passionne pour les normes ISO 9002, Guy Lacasse rêve d'avenir: «As-tu vu ça, les nouveaux postes de travail complètement fermés, comme des prisons?», dit-il à son designer, M. Bourrassa. À voir ses yeux qui brillent, on se doute que les bouleversements attendus dans l'univers du bureau, loin de lui faire peur, excitent son appétit de conquête. À nous l'an 2001!



Réjean, Réal et Guy Lacasse

FORMES

La belle histoire des trois frères

SOPHIE GIRONNAY

«Les petits gars, priez pour votre avenir, pour qu'un jour vous ayez une usine, une usine comme vous la méritez. Demandez-le à sainte Anne, croyez-moi, vous allez être exaucés.» Voilà ce qu'à l'âge de dix ans, à genoux dans la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, les fils Lacasse se faisaient chuchoter, dans le creux de l'oreille, par leur mère.

«Tous nos oncles et notre grand-père avaient une usine, mais pas notre père, qui se contentait de son humble emploi de mécanicien. Avec neuf enfants à nourrir, il préférait la prudence. Mais moi, ça me révoltait», raconte Guy Lacasse. C'est dans le garage de la maison qu'à 16 ans, le bouillant garçon fonda sa petite entreprise, avec son frère Réjean à la production, son frère Réal aux ventes. Et, à l'occasion, leur mère au banc de scie!

L'an dernier, le Groupe Lacasse, deuxième fabricant de meubles de bureau au Canada, a fêté ses 40 années d'existence avec un chiffre de vente de 75 millions de dollars (dont 70 % d'exportation aux États-Unis). Dans le joli village de Saint-Pie-de-Bagot, sur la rivière Noire, entre Saint-Hyacinthe et Granby, là où les Lacasse sont nés, ont grandi et habitent toujours, la grappe industrielle qu'ils ont développée emploie maintenant mille personnes... et deux designers: Jean Bourrassa et Julie Théorêt.

L'irrésistible ascension du Groupe Lacasse — qui s'est faite, raconte la légende, dans le respect des valeurs chrétiennes et familiales, dans l'amour de l'effort et de l'innovation — possède tous les éléments d'un véritable conte de fées capitaliste. Mais ce qui doit nous intéresser, ici, est le rôle que joue le bon génie design dans le dernier épisode de l'histoire.

«Sans le design, on est faits»

Les premiers meubles que les Lacasse fabriquèrent de leurs mains étaient des cabinets de machine à coudre, non en bois massif mais en stratifié. Quand le déclin du meuble de couture s'est annoncé vingt ans plus tard, les trois frères — déjà millionnaires — réorientèrent leurs activités vers le mobilier de bureau, justement pour trouver un nouvel usage à ce matériau qu'ils connaissaient bien.

Comme tant d'autres, ils se sont contentés longtemps des modèles que Réjean Lacasse repérait lors de ses voyages de prospection aux États-Unis. «Il commandait, le meuble arrivait, on le démontait, on copiait; du moment qu'on vendait à prix compétitif...» Mais la récession et la concurrence se firent plus féroces.

«En 1989, on s'est dit: si on "design" pas, on est faits!», lance tout à trac Guy Lacasse. Petit de taille mais grand d'ambitions, rieur, dynamique, Guy Lacasse est un entrepreneur visionnaire, qui se dit «tête dure, autoritaire et pas facile à vivre» pour ceux qui sont obligés de le suivre, à cause de son insatiable goût du risque. C'est lui qui, à la fin des années 80, assiste aux comités de discussion entre entrepreneurs et designers, organisés par Ginette Gadoury (fondatrice du SIDIM). «C'a piqué sa curiosité et son désir de se rapprocher de ces gens-là. Pour lui, c'a allumé une étincelle», se souvient-elle.

S'ensuivent, à Saint-Pie-de-Bagot, les premiers contrats de design à la pige et, bien vite, l'embauche, à plein temps, de Jean Bourrassa, frais émoulu de l'école de design industriel de l'Université de Montréal. «On est bien tombés, se réjouit Guy Lacasse. Ce qui est important pour nous, c'est pas d'avoir du design flyé, mais du design utilitaire.» Jean Bourrassa, fort raisonnable en effet, se flatte de rester proche des ateliers et de tous ceux qui réalisent ses conceptions. Il se souvient encore de ces heures de lunch



éprouvantes, pendant lesquelles il se faisait un devoir d'expliquer le sens de son travail et ses prototypes aux ouvriers, plutôt médués. «Je sortais de là en nage!»

L'effort a porté fruits. Et les deux designers en poste, tant M. Bourrassa que Julie Théorêt, sont d'accord pour dire qu'aujourd'hui, «tout le monde, ici, est ouvert à nos suggestions. Quand les gens de la production déclarent que quelque chose n'est pas faisable, c'est parce que, vraiment, ils ont tout essayé. D'ailleurs, nous, les designers, nous sommes un peu une sorte de pivot, de courroie de transmission dans l'entreprise. La création d'une nouvelle gamme est le résultat d'une série d'aller-retour entre nous et chacun des départements impliqués (marketing, production, etc.). C'est un processus non pas linéaire mais en boucle.»

Chez Lacasse, on n'inventera pas de nouvelles machines pour accommoder une idée de design, «mais on peut modifier celles qu'on a déjà». Les créations de Bourrassa et Théorêt n'ont rien de révolutionnaire. Elles ne sont pas faites pour épater, mais pour servir. N'empêche que la présence d'une vraie pensée design est manifeste dans des lignes comme Clio ou Arabesque. Jeu sur les proportions, toujours élégantes, excellentes astuces: Bourrassa et Théorêt connaissent à fond les éléments de base peu étendus (encore et toujours le stratifié) dont ils disposent. Ils s'en amusent avec brio et pertinence.

Ginette Gadoury évalue: «Même si Lacasse s'est engagé dans la voie du design avec un temps de retard sur certaines compagnies ontariennes, le groupe prend une orientation qui est en train de lui donner une longueur d'avance.»

Une avance qui va s'accroissant, grâce à des points de diffusion à Chicago, Paris, Hong-Kong. Et grâce à l'arrivée récente du vice-président marketing Patrick Ferro. «C'est drôle, s'étonne Jean Bourrassa, avant, c'était moi le flyé de

la boîte, et maintenant, on dirait que c'est lui.» Patrick Ferro, qui court les lieux de rencontre internationaux les plus d'avant-garde en quête des tendances et des demandes nouvelles de la clientèle, est le premier à vouloir abattre, dans l'esprit de ses troupes, tout ce qui fait obstacle aux belles échappées de l'imaginaire. Le premier... ou presque. «En fait, il est un peu comme Guy Lacasse, qui lance des tas d'idées, qui défend des choses même exagérées et ensuite qui nous dit: faites pas tout ce que je dis, là!»

On voit par là que le Grand Flyé, bonhomme sept-heures de l'homme d'affaires, sait prendre les apparences les plus surprenantes pour revenir par la fenêtre quand on l'a chassé par la porte.



IDM

L'Institut de Design Montréal vous propose une visite au 9^e Salon International du Design d'Intérieur de Montréal (SIDIM)

Institut de Design Montréal

Nouvelle adresse!
390, rue Saint-Paul Est, niveau 3
Montréal (Québec) H2Y 1H2

Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
Courrier électronique: idm@idm.qc.ca
Site Web: http://www.idm.qc.ca

L'Institut de Design Montréal est heureux d'annoncer la tenue du 9^e Salon international du Design d'intérieur de Montréal, organisé par Ginette Gadoury et la Société des Designers d'intérieurs du Québec.

Le SIDIM est une occasion sans pareille pour découvrir, étudier et comparer toutes les nouveautés conçues pour l'aménagement des résidences, des bureaux à domicile ou en entreprise, des commerces et des institutions.

La manifestation, au fil des ans, s'est imposée comme l'événement rassembleur en matière de design d'intérieur. Son édition 1997 regroupera plus de 300 exposants et l'on attend 17 000 visiteurs.

Rendez-vous d'affaire incontournable des professionnels du design, le SIDIM est aussi, pour tous, une formidable vitrine de la créativité de l'industrie du design : classiques et avant-gardes, pièces uniques et succès universels, tout y est, à portée de main.

Le SIDIM 97 comprend un ensemble de projets spéciaux qui permettront aux visiteurs de s'informer sur les enjeux les plus brûlants attachés au design : qualité de notre cadre de vie, performance de nos industries, compétitivité de nos produits, respect de l'environnement naturel et recyclage des déchets, ...

SALON INTERNATIONAL DU DESIGN D'INTÉRIEUR DE MONTRÉAL
Place Bonaventure, Montréal
22, 23 et 24 mai 1997

Horaires pour les professionnels seulement :
Jeudi 22 mai de 10 h à 19 h
Vendredi 23 mai de 10 h à 15 h

Horaires pour les professionnels et le public :
Vendredi 23 mai de 15 h à 20 h
Samedi 24 mai de 10 h à 19 h